

Libretto

BALTHUS

CORRESPONDANCE
AMOUREUSE

avec Antoinette de Watteville
1928-1937

Texte établi et commenté par
S. et T. K. R.

libretto

© Buchet/Chastel, Paris, 2001.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0768-4

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous publions l'intégralité de la correspondance retrouvée entre Balthus et Antoinette, de septembre 1929 à mars 1937, sans autre modification que de mise en pages et éventuellement d'orthographe. Chaque lettre est datée. Chaque fois que la date n'était pas écrite sur la lettre, nous l'avons rétablie, ou complétée, entre parenthèses. Celles écrites par Antoinette ou adressées à elle par un tiers sont retranscrites en italique.

Nous y mêlons un choix de lettres (autres correspondants) qui nous ont paru éclairantes. Seules les lettres de « Gin » ont été réduites, et nous devons remercier son fils qui nous a autorisé, sous condition d'anonymat, à publier ces extraits.

Nous remercions également le Dr Dunant pour la lettre que nous publions de sa mère, Trudi Müller, ainsi que Sabine Rewald, qui nous a très amicalement donné photocopie des lettres de Balthus au Pr Strohl et à Margrit Bay. Enfin, François Grundbacher a traduit pour nous les lettres en allemand et nous a beaucoup aidé dans le déchiffrement de nombreuses expressions bernoises.

AVERTISSEMENT

« Car tu es le seul être auquel je confie mes pensées les plus intimes, auquel je dis tout ce que je sens, tout ce que je veux, tout ce qui me touche et m'émeut, auquel enfin je dois de ne pas me sentir complètement seul. » (Lettre 105, septembre 1934: Balthus à Antoinette, à Berne.)

Quand Balthus a vingt ans, à Paris, dans les années 1930, il peint ses premiers chefs-d'œuvre et s'en fait gloire, avec beaucoup de drôlerie et de véhémence, dans des lettres d'amour à une jeune Bernoise, Antoinette de Watteville. Antoinette est la petite sœur d'un meilleur ami, on l'appelle Bébé: enfantine, sensuelle et rieuse, « telle que je voudrais que fussent toutes les jeunes filles ». Et cette jeune fille répond: « nos âmes sont toujours l'une près de l'autre ». Mais Balthus était bien trop pauvre, elle s'est fiancée à un homme plus âgé, un diplomate belge, dont elle ne sait se déprendre. Balthus veut mourir alors, et puis il triomphe malgré tout. Antoinette l'épouse en avril 1937.

Soixante années vont suivre (nous naîtrons, mon frère et moi, nos parents se sépareront, Balthus se remariera), sans jamais dénouer entre eux ce lien d'*intimité* qu'évoquait Antoinette, dès 1934: « tu as une petite sœur qui était ta petite sœur il y a bien des siècles déjà et qui le sera éternellement ». – Notre mère meurt en Suisse, en mai 1997, à quelques jours de son quatre-vingt-cinquième anniversaire. Près d'un an plus tard,

sans doute enfin libérés d'un sentiment d'indiscrétion, nous commençons d'examiner certains papiers de famille.

J'avais à Paris le contenu d'une grande boîte en carton, autrefois arraché à Balthus qui prétendait s'en chauffer. (« Tu en as brûlé beaucoup ? – Je ne sais pas, j'ai eu très froid », je crois que c'était en septembre 1994, nous avons passé une nuit inconfortable à Chassy, l'atelier abandonné, dans le Morvan, il voulait rallumer le poêle dans sa chambre.)

Au fond du carton, sous beaucoup d'autres encore, restaient les lettres d'Antoinette, nouées ensemble, et puis toute une enveloppe de courrier adressé à notre grand-père Klosowski, à Sanary-sur-Mer.

En mars 1998, j'écris à mon frère, qui avait alors emporté en Californie les lettres gardées par Antoinette, en l'exhortant à suivre mon exemple : « J'ai trié le désordre du carton de Chassy, dactylographié les lettres à Éric Klossowski, je m'attaque maintenant à celles de Maman, et je trouve un charme proprement romanesque à l'entrecroisement de voix si singulières. » Mon frère me répond aussitôt, et nous découvrons alors toute l'ampleur de cette correspondance parentale qui, dans le fonds familial, va de 1929 (premier mot de Balthus à Antoinette) jusqu'à 1966 (formalités du divorce) : c'est *Portrait d'un mariage* – et que d'autres sources, à commencer par l'inépuisable correspondance de Rilke, augmenteraient beaucoup.

S'ensuit, dans l'enthousiasme, un long travail de transcription, coupé de visites en Suisse où Balthus questionne avec nous le trésor des *Lettres*. « C'est très intéressant, et j'écrivais plutôt bien », nous dit-il, avec quelques détails. Pour la précision biographique, pour les dates, il a un désintérêt décourageant, si savoureuses nous soient-elles. Mais quand nous lui lisons (lettre 54) que Fredi Fischer a rapporté « que tu étais un vrai farceur et que, petit, tu aimais raconter de fantastiques mensonges », sa réaction nous fait beaucoup rire – il se rappelle que les parents de Fredi Fischer étaient spectacu-

lairement avarés (voyez tout de suite la note 2 page 124). À propos de son cher Beatenberg, quand il entend de nous ces méchancetés si drôles (lettre 82), et qu'il a égorgé des poulets, « jamais de la vie ! » s'indigne-t-il, et conclut : « J'écrivais pour amuser votre mère, j'écrivais pour séduire. » (Dans un carnet de croquis de 1928, il calligraphie les premiers paragraphes de la célèbre lettre des *Liaisons dangereuses* : « on s'ennuie de tout, mon ange, c'est une loi de la nature, ce n'est pas ma faute... » – *Lettres d'un séducteur*? mais la sincérité, la spontanéité sont évidentes, et poignantes.)

Si tant de courrier échangé engageait peut-être à de sérieuses recherches en vue d'une biographie, une première partie s'en détachait, la plus complète : toute la correspondance entre Balthus et Antoinette dans les années précédant leur mariage, ces années où il dessine *Wuthering Heights* et peint *La Rue*, *La Leçon de guitare* (« il n'y a pas eu détournement de mineure »), les décors des *Cenci* pour Antonin Artaud, les portraits de Marie Laure de Noailles, d'André Derain, sans oublier, particulièrement emblématiques ici, *La Toilette de Cathy* (1933) ni la radieuse *Montagne* (1936-1937)... Avec des lettres aussi du diplomate belge, de Balthus à son père, d'Antoinette à son frère, cette première partie compose un récit parfaitement autonome, cohérent et romanesque (péripéties, coups de théâtre, *happy end*!) : une « dummi Liebesgeschichte », comme les aimait la jeune Bernoise (lettre 54). Et c'est cette « bête histoire d'amour » que Balthus nous encourage bientôt à publier sans attendre, « *in loving memory of Bébé de Watteville* ».

Alors les retards se sont accumulés. Et puis il y a quelques semaines, il allait avoir quatre-vingt-treize ans, Balthus est mort en Suisse, dans son Grand Chalet du Pays d'En Haut...

En somme, la *piété filiale* nous inspire. Nulle intention de biographie ni de commentaire. Nous donnons ces pages avec Balthus, en mémoire de notre mère, comme un gracieux *Tombeau*

pour Antoinette: comme un roman d'amour, où s'aventure Bébé, l'Enfantine, à la rencontre du Roi des Chats.

Quelques annotations sont toutefois nécessaires :

1. « Dieu sait comme je serais heureux de rester éternellement enfant. »

On sait que Balthus (Balthasar, Baltusz) est né le 29 février 1908 à Paris, à Montparnasse, où ses parents, Baladine et Éric Klossowski, venus d'Allemagne, s'étaient installés dès 1902. Jeunes, beaux, presque riches, grands admirateurs de Cézanne, proches des nabis, familiers de Pierre Bonnard, figures aussi de cette colonie très cosmopolite de peintres et d'écrivains, historiens d'art, collectionneurs, qu'on appellera « les Allemands du Dôme », les Klossowski sont extraordinairement heureux. Balthus a six ans et demi, son frère Pierre (Peter, né rue Froidevaux, le 9 août 1905) va fêter son neuvième anniversaire, quand la guerre les chasse de France. À Berlin, écrira Pierre, « des gouvernantes françaises sont engagées pour l'éducation des deux frères P. et B. Grâce aux relations des parents avec les milieux diplomatiques espagnols et l'intervention du comte Kessler (célèbre mécène ami de Gide), les enfants gagnent la Suisse où ils poursuivent leur instruction durant toute la durée du conflit. Ils séjournent d'abord à Berne et à Beatenberg puis gagnent Genève où ils commencent leurs études secondaires¹ ».

De Berne, nous parlerons plus loin. Beatenberg est un village typique des Alpes bernoises², au-dessus du lac de

1. Note manuscrite reproduite in Alain Arnaud, *Pierre Klossowski*, Éditions du Seuil, 1990.

2. Dans cet « Oberland » qui prolonge le « Pays d'En Haut » vaudois, où Balthus aura vécu ses vingt-cinq dernières années.

Thoune, où deux ou trois grands hôtels recevaient une clientèle élégante, souvent russe (ainsi Nathalie Sarraute, en 1906). Monde, par ailleurs, d'antique paysannerie, où le petit Parisien en exil, tout de suite adopté, croit trouver sa vraie patrie. Pendant les quinze ans à venir, il y retournera très souvent pour les grandes vacances ou de courts séjours, alternant travaux des champs et activités artistiques dans le petit cercle qu'anime la fille du pasteur, Margrit Bay, sculpteur et anthroposophe.

À Genève, les Klossowski sont d'abord les hôtes du chef d'orchestre Ansermet, rencontré, en 1918, dans les coulisses de *L'Histoire du soldat*, de Ramuz et Stravinski¹. Cette maison Ansermet, dans la campagne genevoise, c'est le décor de *Mitsou : quarante images par Baltusz*, histoire sans paroles d'un petit garçon et d'un chat trouvé, aimé, perdu, que Balthus dessinera l'année suivante et que Rainer Maria Rilke, pour Noël 1920, fera imprimer à Zurich, avec une préface qui est son premier texte publié directement en français. Rilke entre dans la vie de Balthus en juin 1919, il est en Suisse pour une tournée de conférences et, de passage à Genève, il rend quelques visites à Baladine, qu'il avait autrefois rencontrée à Paris et qui vit maintenant séparée de son mari. Virginie Monnier (*Balthus - Catalogue raisonné*, Gallimard, 1999) résume les choses de cette façon : « Leur correspondance, qui durera jusqu'à la mort du poète en 1926, atteste l'amitié amoureuse qui les liera bientôt. Cette correspondance témoigne aussi de l'intérêt du poète pour les deux fils Klossowski, auxquels il ne ménage ni son appui ni ses conseils. » Ainsi Rilke écrit-il à André Gide², le 19 avril 1922, lui annonçant la visite de

1. *L'Histoire du soldat* a été créée à Lausanne le 28 septembre 1918 ; les décors et costumes étaient de René Auberjonois, fidèle ami des années parisiennes.

2. *Rainer Maria Rilke - André Gide, Correspondance 1909-1926*, Corréa, 1952.

Jean Strohl («le zoologiste connu de l'université de Zurich») accompagné d'un ami: «[...] inutile de vous le présenter, c'est Klossowski, écrivain d'art d'un goût très sûr et surtout peintre délicieux. Peut-être vous souvient-il qu'il habitait toujours Paris, jusqu'au moment du désastre. [...] Les deux fils de Klossowski, que j'aime beaucoup, sont extrêmement doués tous les deux; puisque nés et élevés à Paris, leur père a fait tout son possible pour qu'ils continuassent leur éducation *latine*. Jusqu'à l'année dernière ils ont suivi les cours à Genève, depuis peu les difficultés du change ont relégué ces enfants à Berlin, où ils ne sont point à leur place... Issu d'une très ancienne famille polonaise, dont une branche autrefois était fixée à Breslau¹, Éric Klossowski, dès sa jeunesse, s'attachait à Paris où il a développé toutes ses convictions d'art et toutes ses admirations; je comprends qu'il voudrait, du moins à ses enfants, assurer le sol auquel, sans l'écroulement d'un monde, il fût, sans doute, resté fixé lui-même jusqu'à la fin de ses jours.» (Au lieu de quoi, cet homme élégant, si cultivé, si affable, entouré de tant d'affection et d'admiration, va errer pendant encore dix ans, avant de s'enfermer dans le dénuement et la mélancolie: à Sanary, près de Toulon, lieu par ailleurs fort romanesque, que la présence – à côté d'une petite colonie anglaise autour d'Aldous Huxley – de nombreux «Allemands du Dôme» en exil fera surnommer «Montparnasse-sur-Mer». Et si, de l'historien d'art, il reste

1. Non pas à Breslau (Wrocław depuis 1945) où notre grand-père étudia l'histoire de l'art et connut Baladine, mais plutôt sur ces rivages baltes qui devinrent Prusse-Orientale dans le démembrement de la Pologne. – *Klossowski*, dans le nobiliaire prussien, est l'orthographe allemande du polonais *Kłosowski*; les Kłosowski ont pour «nom d'armes» (nom de clan, rassemblant sous les mêmes armoiries plusieurs familles nobles sans parenté entre elles) *Rola*, qui signifie «terre arable» – et *Kłos*, c'est l'épi de blé. (Dans une lettre de 1920, Rilke laisse entendre que Balthus, âgé de douze ans, lui a parlé de ces choses, qu'il se rappelle mal, il s'en excuse.)

un important *Daumier* [1908, souvent réédité], l'œuvre du «peintre délicieux» a presque entièrement disparu.)

Mais revenons en arrière. Ayant installé le poète dans sa tour valaisanne de Muzot (d'où jailliront alors les dernières *Élégies*), Baladine, à bout de ressources, était retournée à Berlin où l'hébergeait son frère, le peintre Eugene Spiro. Mais l'amitié surmonte toutes sortes d'obstacles et, à l'été 1923, Balthus, en vacances à Beatenberg, peut remercier le professeur Strohl: «Pierre est en route pour Paris, Gide lui a trouvé un appartement! Quant à moi, je voudrais peindre et sculpter.» On lui reproche de ne plus avoir toute la naïveté de *Mitsou*, mais «que faire? Dieu sait comme je serais heureux de rester éternellement enfant».

L'hiver suivant, au lendemain de son seizième anniversaire, Balthus, à son tour, rejoint la ville natale et reçoit la nationalité française. Il montre ses premières œuvres à Pierre Bonnard et à Maurice Denis qui l'encouragent («je ne connais rien à la peinture, mais je trouve ça très beau et *extraordinaire*», aurait dit Bonnard – lettre de Baladine à Rilke, octobre 1924) et l'incitent à étudier les Poussin du Louvre. De janvier à août 1925, Rainer Maria Rilke séjourne à Paris. Jean Cassou, qui le rencontre alors, rapporte, dans ses mémoires (*Une vie pour la liberté*, Robert Laffont, 1984): «La présence de Rilke, sa courtoisie raffinée, sa tête d'oiseau extrêmement attentif, la qualité de ses propos comme de ses silences demeurent bouleversantes pour ceux qui l'ont alors approché. Lui, c'est avec un sentiment d'étrangeté et sans doute de secrète et inexplicable consolation qu'il se plongeait dans la gloire qu'à la veille de sa mort lui offrait ce Paris où, sous le fantôme de Malte Laurids Brigge, il avait traîné une jeunesse si solitaire et démunie. On le voyait en compagnie de celle qui fut son dernier amour, Baladine Klossowska, nommée Merline dans la publication qu'on a faite de leur correspondance. Baladine habitait rue Malebranche, un appartement pourvu

d'un vaste atelier, avec ses deux garçons, Pierre Klossowski, futur écrivain et dessinateur, et Balthus, dont j'ai vu alors le tout premier tableau, cette *Rue* [1929] immobilisée dans la stupeur d'un rêve quotidien et enfantin. Nous avons connu dans cet atelier de prestigieuses soirées, toutes chargées d'une cosmopolite électricité, où se coudoyaient des Allemands, de charmantes et mystérieuses Autrichiennes, des Espagnols, et Rilke, bien sûr, et Groethuysen, et Du Bos, et Pierre Jean Jouve», invité circonspect celui-là, quand «Gide, au contraire, se sentait très à l'aise dans cette maison et y apparaissait quand bon lui semblait. Un matin, il sonne à la porte. Baladine va ouvrir. "Tiens ! s'écrie-t-elle, je croyais que c'était la blanchisseuse... – Et c'est le noircisseur !" lui répondit l'autre de sa voix caverneuse et satanique. Baladine était la femme la plus adorable du monde, enjouée, spontanée, très naïve à sa façon, c'est-à-dire tout simplement disposée à goûter le moindre plaisir qui se présente¹».

En juillet 1925, Balthus apparaît, dans les *Cahiers de la petite dame*, aidant à boucler les malles de Gide et de Marc Allégret qui partent pour le Congo. Il peint des vues du Luxembourg, des enfants qui jouent. L'été suivant, il est en Italie, il a dix-huit ans (lettre aux Strohl, août 1926, d'Arezzo) : «Mais les dix fresques de Piero della Francesca, comment en parler ? C'est ce que j'ai vu de plus beau en fresques (elles représentent l'histoire de la Croix que raconte Jacques de

1. «L'enfance et la jeunesse de Balthus se sont formées dans un milieu familial et amical particulièrement exquis, écrivait Jean Cassou en 1964. Des poètes, des artistes, des philosophes, des causeurs, parmi les meilleurs de ce temps, ont conspiré à l'entretenir, dès le principe, dans le goût et la familiarité des choses de leur domaine. Tout ceci, au contraire de ce qu'on pourrait croire, ne devait point former un esthétisme. Car cette société charmante avait de l'authenticité, c'est-à-dire qu'à l'intelligent et exclusif souci de perfection, se joignait beaucoup de naturel, de naïveté.» (Cité par Claude Roy, *Balthus*, Gallimard, 1996.)

Voragine). J'ai commencé à en faire quelques petites copies pour en garder une impression de couleurs. S'il y en aura de bonnes je vous en enverrai. En copiant, je les admire chaque jour davantage. Comme c'est le fruit de longs calculs, c'est d'une harmonie formidable et toute cette mathématique a son contrepoids en une peinture merveilleuse, en couleurs claires, transparentes, avec des accords inconnus jusque-là. C'est grand et pur ; ça n'a pas d'époque, c'est de tout temps. On peut penser à *La Dame à la Licorne* tant c'est mystérieux, et aussi à Valéry parce que c'est mathématique, abstrait et gracieux et divin. D'ailleurs tous ces adjectifs sonnent creux. Pour les décrire je ne puis que les peindre !»

De retour d'Italie, Balthus s'arrête assez longuement à Beatenberg : il embobine si bien les autorités qu'on l'autorise à décorer, dès le printemps suivant, l'église protestante du village. Sur le mur est du temple, orné d'inscriptions du XVII^e siècle et percé de deux grandes fenêtres, il va peindre le Bon Pasteur au centre et, de part et d'autre, deux groupes d'apôtres. Commencé en avril 1927, le travail est achevé le 2 juillet, non sans avoir donné lieu, au conseil paroissial (*Kirchgemeinderat*, qui s'inquiète d'une certaine « coquetterie » de ces figures), à des séances « qu'il faudra que je vous raconte tant elles ont été roulantes », écrit-il aux Strohl. – « J'aide maintenant à rentrer le foin. Quel doux repos ! »

Jusqu'en 1930, Balthus est en Suisse (à Berne, à Zurich, où il fera sa première exposition, en 1929) de plus en plus souvent : il y retrouve Trudi Müller. Cette très séduisante avocate, de dix ans son aînée, liée aux milieux artistiques de Paris et de Berlin, est aussi l'amie intime de Robert et Antoinette de Watteville, que Balthus connaît depuis l'enfance et dont il se rapproche alors. Venons-en donc aux Watteville, et d'abord à Berne.

2. Antoinette, à Berne

Construite sur un éperon rocheux, dans un méandre de l'Aar, et quadrillée de rues en arcades («fontaines, vieilles tours peintes, riches musées et bibliothèques»), la vieille ville de Berne a la forme d'un hérisson dont le nez, rebroussant le cours de la rivière, pointe au-delà vers la Fosse aux ours. Une légende dit qu'un premier roi de Berne, menacé d'invasion, fit avec le roi des ours (*Bären*) une victorieuse alliance – alliance que perpétueraient le nom, le blason de la ville, et la célèbre Fosse. Les étymologistes, quant à eux, font dériver *Bern* du latin *Verona*... Mon *Larousse du XX^e siècle*, de 1928, décrit une ville de 110 000 habitants (Genève en compte alors 135 000, Zurich 260 000) qui doit son importance à sa situation centrale entre Suisse française et Suisse allemande. Fondée à l'aube du XIII^e siècle, elle étend sa domination, trois cents ans plus tard, sur près de la moitié du pays, du Jura aux Alpes, de Genève à Lucerne. Bonaparte, puis les révolutions du XIX^e siècle déferont cette puissance, régentée depuis toujours par quelques familles patriciennes, au premier rang desquelles les Wattenwyl (ou Watteville, la ville est bilingue), dont l'un des palais est maintenant dévolu au président de la Confédération : depuis 1848, Berne est «ville fédérale, siège du gouvernement, résidence du corps diplomatique et de nombreuses organisations internationales».

En juillet 1945, à Paris, Cyril Connolly (1903-1974, homme de lettres anglais) note dans son *journal*¹ qu'il a pris un verre avec Gide et fait la connaissance de Jean Hugo et de Balthus ; il part ensuite pour Berne, sort sur le balcon de son hôtel et admire «*one of the most lovely views in the world*», décrivant

1. Cité par Jeremy White : *Cyril Connolly, A Life*, Jonathan Cape, Londres, 1997.

l'étagement devant lui des collines alentour et de la montagne boisée, jusqu'aux glaciers de l'Oberland, « tandis que, juste sous l'hôtel, unissant tout le paysage et paraissant foncer droit sur le spectateur comme une lame d'épée géante, comme une flèche verte, coule l'Aar torrentueuse. Les soirs d'été, ou le matin pour le petit déjeuner, ce balcon vous accueille, sous l'auvent de toile, avec du café et des fruits et quelque journal suisse immensément provincial, et l'on y regarde s'allumer la ville, ou bien l'on observe l'extraordinaire procession des têtes dans la rivière, car le bain bernois consiste à se jeter dans l'Aar pour se laisser entraîner par le courant sur près d'un kilomètre. Les corps des nageurs passent à toute allure, comme des allumettes brunes, suivis parfois de quelques copeaux qui se révèlent être un canoë endiablé¹ »...

Cette description nous ramène à Antoinette (championne au lycée de brasse papillon), pour ces photos d'elle en costume de bain qu'elle envoie à Balthus, et pour ces moments de bonheur, que tous deux évoquent, passés sur le balcon de Monbijoustrasse. Et puis ces mots : « immensely provincial »... Pour autant, il existe en Suisse une antique tradition qui conduisait les fils de famille à chercher fortune et illustration jusqu'en Inde et en Amérique, au service de souverains étrangers. Saint-Simon peut ainsi mentionner, dans ses *Mémoires*, plusieurs fois, don Carlos, baron de Watteville, marquis de Conflans en Franche-Comté, chevalier de la Toison d'or, ambassadeur de Philippe IV d'Espagne : dans une rue de Londres, en 1661, il avait refusé de céder le pas aux carrosses du comte d'Estrades, ambassadeur de Louis XIV ; une échauffourée s'ensuivit avec quelques morts du côté français, la populace ayant pris le parti de l'Espagnol, et l'affaire eut un grand retentissement. Saint-Simon parle aussi, avec beaucoup plus d'indulgence, de l'abbé de Watteville, don Jean, cadet du

1. Cyril Connolly, *Horizon : The Swiss Number*, février 1946.

précédent, que l'on fit chartreux, qui s'évada du monastère au prix de quelques meurtres, s'enfuit en Morée, se fit musulman, et pacha, et puis livra la flotte turque aux Vénitiens, obtenant du pape l'absolution, l'impunité, quelques riches abbayes, et qui vécut fort vieux, dans l'opulence et le scandale : ce « fameux Watteville, le plus heureux et le plus illustre des meurtriers et des renégats, dont les aventures extraordinaires sont beaucoup trop historiques pour être racontées » (Balzac, *Albert Savarus*). Notre arrière-grand-père, quant à lui, représentait en Suisse les intérêts du dernier roi de Naples (il avait servi le royaume jusqu'à son annexion par l'Italie). Joueur invétéré, il dilapida un considérable patrimoine et mourut en 1905, âgé de soixante-douze ans.

De son mariage avec une aristocrate hongroise naquirent trois enfants. Son fils aîné, le colonel de Watteville (Moritz Friedrich von Wattenwyl, 1865-1942), prit femme dans la noblesse bernoise et eut quatre enfants : Charles (1900-1922), Robert (1903-1938), Hubert (1907-1984), et enfin Antoinette – Bébé –, née le 25 mai 1912.

Nous ignorons presque tout de notre grand-mère, Alice Madeleine Bürki (1879-1938) : très francophile, au contraire de son mari, elle donne à ses enfants des prénoms français, et le français comme langue maternelle – mais, d'un point de vue romanesque, je trouve saisissantes les deux ou trois allusions à cette mère malade, « de plus en plus difficile », « pas tout à fait normale » ; elle va mourir à cinquante-neuf ans. Il y a d'autres ombres au tableau. Dans les premiers mois de la guerre, en 1914-1915, alors que notre grand-père dirigeait les services secrets de l'armée suisse, ses relations restées affectueuses avec l'attaché militaire allemand, un camarade d'École de guerre, avaient fait un peu scandale. Surtout la mort du premier-né, Charles, à vingt-deux ans (il se serait suicidé), et puis Robert, docteur en droit, qui veut écrire et ne se décide pas à gagner sa vie, l'éloignement du cadet,

Hubert, marié contre les vœux de sa famille (celui-là deviendra un célèbre médecin), enfin le « passé » de Bébé, quand cette grande fille blonde athlétique et fragile, asthmatique, traînait dans les bars (*Le Frisco, Le Chiquita*) avec des diplomates : « J'ai fait trop de folies dans ma jeunesse », écrit-elle à dix-neuf ans.

Mais Balthus : « Ce que j'ai tant aimé chez vous deux, toi et Robi, c'est cette atmosphère enfantine, un peu terrible, un peu folle et qui me convient tellement » (lettre 8).

3. « Mon cher Fischlein, Fischlein ! »

Nous savons très peu de choses de Robi de Watteville. Trudi, à la veille de son mariage, se plaint à Antoinette qu'il lui téléphone au milieu de la nuit pour lui faire des scènes. Il souffrira aussi, jalousement, violemment, de l'amour déclaré d'Antoinette pour Balthus, de se sentir exclu de ce paradis que Balthus croyait reconquérir : « Une vie avec toi et Robi, une vie comme l'été de l'année dernière, d'une si parfaite harmonie entre trois êtres comme cela ne se voit qu'une fois tous les trois siècles ! » (lettre 47). Alors il devient le *Triebe*, il devient lugubre. Non moins enfantin que sa sœur, Robert de Watteville s'est tué d'un coup de pistolet, le 11 novembre 1938, dans un moment de rage, comme on claque une porte. Il avait trente-cinq ans.

4. « I am Heathcliff »

« Le sujet du livre est la révolte du maudit que le destin chasse de son royaume, et que rien ne retient dans le désir brûlant de retrouver le royaume perdu », écrira Georges Bataille (*La Littérature et le Mal*, Gallimard, 1957) à propos de

«l'un des plus beaux livres de la littérature de tous les temps», l'unique roman d'une jeune Anglaise morte à trente ans en 1848, le *Wuthering Heights* (*Les Hauts de Hurlevent*) d'Emily Brontë. Le protagoniste en est un enfant trouvé, Heathcliff, que recueille le maître de Wuthering Heights, une ferme fortifiée dans les hauteurs désertiques du Yorkshire. Il s'y unit à sa sœur adoptive, Cathy, d'un an sa cadette, par un amour absolu, sauvage, à l'image de ces *moors* tempétueux et magnifiques où ils jouent, livrés à eux-mêmes, jusqu'à l'adolescence. À la mort de leur père, le frère de Cathy revient à Wuthering Heights et tyrannise Heathcliff, l'abêtit de travail et de mauvais traitements, en fait une brute d'autant plus renfrognée que Cathy, qui vient d'avoir quinze ans, se laisse courtiser par le fils de riches voisins, Linton, un blondinet plein de délicatesse. Bavardant avec sa bonne et sans savoir que Heathcliff peut l'entendre, Cathy rêve mariage : jamais elle ne songerait à Linton mais, par la méchanceté de son frère, Heathcliff est tel à présent qu'elle ne saurait l'épouser sans déchoir, «de sorte qu'il ne saura jamais combien je l'aime – de quoi que soient faites les âmes, les nôtres sont pareilles, alors que celle de Linton est aussi différente que le rayon de lune de l'éclair». Au mot *déchoir*, sans entendre la suite, Heathcliff s'est enfui. Il réapparaîtra deux ans plus tard, riche d'on ne sait quel méfait, assoiffé de vengeance – et Cathy, entre-temps mariée à Linton, mourra de ne pouvoir l'aimer : «je suis Heathcliff», dira-t-elle, «je *ne peux pas* vivre sans ma vie, je *ne peux pas* vivre sans mon âme»...

C'est ce roman (nous n'en résumons que la première partie) que Balthus relisait passionnément avec Antoinette juste avant de la perdre une première fois, dans cet été bernois de 1932, quand il se vit chassé du paradis par la conscience de son absolu dénuement face à un monde qui ne serait plus jamais celui où l'enfance régnait.

Mais le rideau se lève. Paraissent le jeune peintre (un beau garçon, un Slave, avec cette aura sur lui de l'enfant prodige et des parents intéressants, des protecteurs illustres) – il a vingt ans, il écrit à son père – et la jeune Bernoise (on lit son nom dans Saint-Simon), qu'il salue maintenant : dix-sept ans, rose, détournée, lisant un billet doux...

T. K. R.

PROLOGUE

1928-1929

1. Zurich, 12 septembre (1928¹)

Balthus à son père Éric Klossowski, à Sanary (Var)

Mon cher, cher Pips!

J'ai encore tardé à te répondre, c'est parce que depuis quelques jours j'ai un ami en visite chez moi ce qui me prend un peu de mon temps. J'espère tout de même que cette lettre t'atteindra encore à Sanary².

Voilà presque deux semaines que Mme Stieler³ est repartie. J'étais tellement heureux de la revoir cette chère, charmante amie. J'ai reçu hier une petite lettre d'elle avec un mot de toi qu'elle m'a fait parvenir.

Mon cher Pips, tu me demandes un compte rendu de mon séjour à Zurich... c'est bien difficile de me rappeler

1. N.B. Seules quelques-unes de ces lettres sont pleinement datées; les dates données entre parenthèses résultent du contexte et souvent d'un cachet postal.

2. Éric Klossowski (1875-1949), peintre et historien d'art d'origine polonaise, venu d'Allemagne à Paris en 1902. Chassé par la guerre, en août 1914, il se fait décorateur de théâtre à Berlin, puis rejoint en Suisse sa femme et ses deux fils. Au début des années 1930, il s'installera définitivement à Sanary-sur-Mer, dans le Var: «À 12 km de Toulon, sur la baie de Sanary; 3 470 hab. Port de pêche. Cultures florales. Bains de mer» (*Larousse du xx^e siècle*, 1928).

3. Hilde Stieler (née Hildegard Meyer, à Zurich, en 1883), journaliste et romancière. Divorcée de l'acteur et metteur en scène allemand Kurt Stieler, elle était la compagne d'Éric Klossowski. («Tu la détestais? – Je la détestais», répond Balthus.)

ces sept mois que je suis ici. Tu te souviens peut-être que vous étiez tous contre mon départ et cependant c'est tout de même moi qui ai eu raison. Sais-tu que depuis sept mois je vis tout à fait sur mon compte, et je ne suis ni mort de froid ni en loques comme me l'avait prédit Maman¹. Ça a été une vie un peu difficile, un peu pleine de soucis, j'étais bien souvent un peu traqué, et ça m'a fait beaucoup de bien. Imagine-toi que j'ai pu vendre, que j'ai eu des commandes. Et maintenant en rentrant à Paris j'aurai encore à peu près 500 francs suisses. J'ai pu vendre mon *Nu assis sur le lit* pour 300 francs à M. Rinderspasher, un peintre verrier suisse que nous connaissons par Hubert Landau, et qui est un grand ami à moi; et puis j'ai vendu aussi deux petits paysages du Luxembourg que tu ne connaissais pas encore. Et puis j'ai eu trois jolies commandes de portraits. D'abord le premier est venu si bien que la dame, une Mme Thomann, en a voulu encore un second. Et le troisième est le portrait d'une dame médecin de mes amis. En outre il est possible que je fasse le portrait de Gillones Brüstlein, l'aînée des filles Brüstlein². – Ça ce sont les succès matériels, vraiment assez réels – Quant au travail en soi, que faut-il en dire? Tu vois que j'ai osé des portraits. En somme, à considérer le nombre de mes tableaux, j'ai peu travaillé : quatre portraits, deux grands et deux petits. 1° Mlle Gertrude Müller, une amie à moi. En ovale. 2° Mme Thomann, assise dans un fauteuil, robe vert amande, fond roux, collier ambre répétant le ton du fond. 3° petit portrait de Mme Thomann. 4° Mlle Hedwig Müller, sœur de Gertrude Müller, médecin – robe beige, assise dans un fauteuil tapissé de toile de Jouy, fond sombre – toute la

1. Baladine Klossowska (Breslau 1881-Paris 1969), aquarelliste de grand talent. Célèbre pour sa correspondance avec le poète Rainer Maria Rilke. Balthus l'appelait « Dédèle ».

2. Les filles Brüstlein : les filles d'une amie de Baladine.

toile dans une tonalité grise et blonde. Ces portraits sont assez méthodiques, tout de même j'y ai fait bien des découvertes. À part cela, j'ai fait encore quelques petites études de nature morte, un petit nu, une série de quatorze grandes images en couleurs qui m'a été commandée pour une grande exposition de travail féminin qui a lieu à Berne en ce moment – sujet : «Die Frau als Hausiererin durch die Jahrhunderte» [La colporteuse à travers les siècles] (sujet assez idiot). J'en ai fait des espèces d'images d'Épinal et, comme première Hausiererin, j'ai fait une sorcière romaine vendant des herbes...

On va peut-être me faire des photos de mes portraits. Je voudrais tellement avoir ton avis, je ne sais pas si c'est bien ce que j'ai fait là mais il me semble que j'avance, que je me développe, que j'ose déjà un peu plus.

Pense donc, j'ai fait la connaissance de Hans Graber¹. Il a beaucoup admiré deux de mes copies de Piero que j'ai emportées à Zurich, surtout la bataille que j'ai donnée aux Strohl². Il s'est aussi beaucoup intéressé aux autres choses, surtout trois petits paysages du Luxembourg que j'ai faits ce printemps lui ont beaucoup plu, il a dit qu'il lui semblait retrouver la mentalité d'Auberjonois³. Mais il m'a conseillé de ne plus travailler d'après nature, la nature m'encombre lui semble-t-il car j'ai assez d'imagination – Je ne veux pas me mettre à discuter là-dessus, ça entraînerait trop loin,

1. Hans Graber (1886-1959), historien et critique d'art suisse, important collectionneur des œuvres d'Auberjonois (voir note 3 ci-dessous). Auteur d'un *Piero della Francesca*, paru en 1920, qu'il avait envoyé à Balthus quand celui-ci s'apprêtait à voyager en Italie (été 1926).

2. Jean Strohl (1886-1942), savant alsacien, collectionneur des œuvres d'Éric Klossowski, était professeur à la faculté des sciences de Zurich. Gide, dans son *Journal* (mai 1927), en parle avec estime et affection, soulignant un «extraordinaire raffinement de délicatesse, de discrétion et de bonté».

3. René Auberjonois (1872-1957), le grand peintre suisse, vieil ami d'Éric Klossowski.

mais je crois qu'un peintre ne préférerait jamais une bêtise pareille.

Mon cher Pips, je t'ai écrit très en hâte pour que tu aies vite de mes nouvelles! Quand comptes-tu partir? Moi je serai en tout cas de retour à Paris à la fin du mois. Je t'embrasse mille mille fois tendrement ton

Balthus

Je t'envverrai des photos de mes tableaux dès que j'en aurai.

2. (*Zurich, 11 septembre 1929*)

Balthus à Mlle Antoinette de Watteville,

29 Monbijoustrasse, Berne, Suisse

Chère Antoinette!

Permettez-moi de vous envoyer le prospectus de l'exposition¹, peut-être que ça vous amusera de l'avoir.

Peut-être pourrai-je venir samedi prochain à Berne, mais hélas, je n'en suis pas sûr, ce serait si gentil.

Nous sommes tous en extase devant votre photo: elle est délicieuse, comme vous!

Mille bonnes amitiés

Balthus

Liebes, liebes herz Frani, je pense à toi.

T.²

1. Il s'agit du prospectus de l'exposition à la Galerie Forter de Zurich (du 12 septembre au 13 octobre 1929), avec une reproduction de *La Communiant*e.

2. Lecture incertaine: « Cher, cher cœur Frani », Frani étant le surnom que T. – Trudi Müller, dont Balthus avait fait le portrait l'année précédente – donne à Antoinette (voir lettre suivante).

3. (Berlin, 6 décembre 1929)

Trudi Müller, de Berlin, à Antoinette, à Berne

Frani, mon petit amour chéri, c'est étrange, tout l'après-midi j'avais envie de t'écrire, et pas un moment de repos. Et encore, ce qui m'en empêche un peu, c'est l'idée que tu ne veuilles pas me promettre de déchirer tout de suite mes lettres – alors, je ne peux pas te dire tout ce que je voudrais. Et voilà ta lettre!

Ici, c'est éternellement le même tourbillon, sans joie, sans grâce – je suis plutôt malheureuse. Robi¹ se consume d'ennui après M. W. (maintenant qu'il est loin!) et tous nous avons le désir des choses qui ne sont pas là – moi, j'ai épouvantablement envie de toi – Je ne pourrai rentrer pour Noël, ce serait de la folie pure, je ne peux non plus aller à Paris, je dois rester dans cet enfer d'inquiétude (à tous les égards) à cause de mon travail. Robi travaille gentiment. Il est tous les jours chez moi à me raconter combien il s'ennuie – Ah, voilà! –

Et toi – dis-moi ce que tu fais, si tu as du plaisir à vivre, si on est gentil pour toi, si tout se passe bien, je voudrais tant savoir.

Mon tout petit, mon cher, cher amour, toujours ta photo est devant moi (bientôt tu vas avoir la mienne) et j'y ai écrit un petit vers simple de Cocteau: «Mais ton visage m'accompagne/Et je n'ai jamais rien vu de plus joli que toi!» Alors – tu vois la tête des visiteurs! (En plus, il y a la dédicace!) Robi ne se doute de rien, vu tant d'autres – La tête de Robert Dunant², qui a tout de suite

1. Robi: Robert de Watteville (1903-1938), frère chéri d'Antoinette et «meilleur ami» de Trudi et de Balthus. Il poursuivait à Berlin ses études de droit.

2. De Robert Dunant (apparenté à Henri Dunant, le fondateur de la Croix-Rouge), nous savons seulement que Trudi l'épousera en décembre 1930, ce que Balthus ressentit comme un «événement cruel» (voir lettre 7). Son fils, le Dr Dunant, de Zurich, nous écrit: «Ma mère Gertrude Elizabeth Dunant (née Müller) est née le 13 décembre 1897.

compris, il me presse de questions!! Je les laisse penser ce qu'ils veulent et je regarde ta belle bouche entrouverte et tes cheveux qui sentent si bon et qui ont couvert mon visage –

Frani chérie, je ne t'ai jamais assez embrassée

Trudi

Dans les années précédant son mariage, elle travaillait à Berlin pour le journal satirique *Querschmitt*, étant déjà avocate. Je pense qu'elle a fait la connaissance de Balthus par votre oncle.»

CHAPITRE PREMIER

OCTOBRE 1930 – FÉVRIER 1932

4. (14 octobre 1930)

Balthus, de Paris, à Antoinette, à Berne

11, rue Malebranche¹, Paris V

Mardi

Dear Baby

Tu me sembles être encore si près que bien souvent je crois t'entendre rire, derrière moi – Mais il y a déjà quelques jours –

Depuis samedi soir, je sais mon sort : je ne suis pas dans la Marine, je suis tirailleur marocain, on m'expédie au Maroc, je quitte l'Europe sans retour, pour quinze mois. Pour quelqu'un qui, comme moi, ne tient pas à donner dans l'exotisme c'est peut-être un peu long, mais comme il paraît que c'est un très beau pays et que le comique des marchands de tapis et de cacahouètes est une chose évidente, la chose considérée de cet angle-là semble supportable – et au fond je brûle de curiosité – et je suis le *Fischlein wissant va Pflicht* [petit poisson appelé par le devoir] –

Chère petite Bébé, c'était bien doux ces deux semaines auprès de vous, je sens que là-bas (nuance très lointaine et très héroïque du mot « las-bas ») j'y penserai avec mélancolie et attendrissement – mais je reste assez anxieux pour toi.

1. Rue Malebranche: domicile, depuis 1924, de Baladine et de ses deux fils.

Veux-tu me donner de tes nouvelles? Si tu le fais vite, tu m'atteindras encore à Paris, je ne pars que lundi prochain, le 20. Si toutefois tu te sens l'envie de commencer une correspondance avec un tirailleur, et marocain encore...

Est-ce que T. est venue? Rappelle-moi au bon souvenir de Mémé¹. Présente mes hommages à tes chers parents et encore mille mercis pour ta gentillesse.

Quant à vous mes chers anges, je vous embrasse tendrement, toi et Robi.

Balthus



C'est à Kenitra (près de Rabat) que je vais. Excuse mon écriture chancelante, je suis au lit depuis hier, car on m'a vacciné. Une lettre d'Emo² m'apprend qu'il sera à Berne aujourd'hui, osera-t-il te téléphoner????

Je cherche un moyen pour t'envoyer tes gants.

5. (*Paris, 19 octobre 1930*)

Dimanche soir

En hâte, ce petit adieu du continent!

Ô Baby/comme le temps passe effroyablement vite! – L'autre jour je travaillais un peu à ton portrait, éperdument plongé dans le souvenir de ces dernières semaines, quand vint ta lettre³ et alors vraiment tu étais là d'une présence presque palpable!

1. Mémé: un amoureux d'Antoinette, diplomate italien.

2. Emo Bardeleben, un ami balte, de mère suisse, qui vivait à Lausanne. René Auberjonois fera de lui, en 1932, le *Portrait d'un Américain*, allusion à son prochain établissement aux États-Unis.

3. Lettre manquante.

Quelle joie folle tu m'as faite de m'écrire encore !

Petite Baby Chérie, dans quinze mois ! Mon Dieu, pourvu que rien n'ait trop changé, pourvu que je retrouve Baby, celle que je viens de voir, de sentir, d'admirer follement, ma petite sœur !

Cette semaine, je l'ai employée à me détacher de tout ce qui aurait pu me retenir ici et je pars dans un dépouillement d'âme (il me faut ce mot ici) complet, c'est dire que je pars facilement. Demain après-midi à 4 heures, il faut que je me trouve à la caserne de Reuilly (c'est dans un horrible quartier) car c'est le rassemblement. Et tout ça à l'heure du thé, si c'est pas ignoble !

On reste là deux ou trois heures après quoi on vous expédie à Marseille, où une espèce de boîte de sardines rouillée servant aux transports militaires vous emmène sur la mer et au bout de trois jours, si on n'a pas coulé, on arrive au Maroc.

Ah je me réjouis de te décrire tout ça en détail une fois que ce sera fait. As-tu été à Zurich ? Baby, mon amour, et tu m'écriras vraiment ? Et tu me tiendras bien au courant de tes faits et gestes ? Et tu me promets d'être, sinon sage, au moins prudente et raisonnable ? Et tu penseras à moi quelquefois ? Tu es un amour ! Vois-tu, je sentais le besoin de t'écrire encore d'Europe, moi qui aime tant l'Europe !

Au revoir, Baby chérie, je t'embrasse, oh très très fort ! d'un baiser déjà tout oriental ! Tendresses à Fischlein¹ –

Tu m'enverras une photo de toi (la petite que je possède ne me suffit plus).

Voici mon adresse, mais je n'y serai peut-être pas avant huit jours, car on risque d'en rester plusieurs à Marseille :

4^e régiment de tirailleurs marocains à Kenitra, Maroc.

1. *Fischlein* : Petit Poisson, surnom de Robert de Watteville.

6. *Kenitra*¹, le 1^{er} novembre (1930)
Baltus, du Maroc, à Antoinette, à Berne

Chère petite Baby chérie,

Il y a donc aujourd'hui deux semaines que je quittai Paris, l'Europe, une vie décente malgré tout, pour tomber dans l'existence la plus contraire au bon sens, la plus comique et la plus folle, que jamais mon esprit à la dérive n'eût osé imaginer!

J'ai perdu la notion du temps, car ici on se croirait au mois de juin, tant il fait chaud, un ciel d'un bleu vraiment désespérant (tu sais combien je déteste ça), je ne me rends pas très bien compte où je suis, car à part la caserne et le champ d'exercice je ne vois rien (on ne pourra sortir que dans huit ou dix jours) et la «ville» d'après le peu que j'ai pu en apercevoir, semble être une triste banlieue avec des eucalyptus ou des chênes-lièges au lieu de platanes ou de marronniers, où circulent des Arabes à bicyclette avec des jarretières très visibles sous les burnous, des autos de 1905, mais il y a un train électrique comme en Suisse. In vraisemblable confusion d'hommes et de choses! Cent fois par jour je me demande si je ne suis pas devenu fou. Qu'est-il arrivé? Je me raccroche désespérément aux souvenirs pour me prouver mon existence, ma réalité, pour m'identifier avec ce que j'étais, il n'y a qu'une dizaine de jours – j'ai acheté une glace aujourd'hui (dans toute la caserne il n'y a que le miroitement des vitres à cet effet) je n'ai plus que trois centimètres de cheveux sur la tête, j'ai donc l'air d'un jeune homme distingué (tout de même) qui a fait quelques crimes et qu'on a envoyé au bagne.

1. Le cachet postal proclame : Kenitra, le grand port du Nord marocain.

La chéchia ne me va pas trop mal, je t'enverrai une photo, il faut m'avoir vu dans cet état –

La vie militaire est d'un comique intense d'une manière très continue ; depuis huit jours on a fait l'exercice du matin au soir, mais moi hélas, je n'arrive pas à prendre quoi que ce soit au sérieux, surtout pas mes supérieurs qui me semblent être des fantoches et auxquels je manque de respect avec la politesse la plus exquise. Mon Dieu, jamais on ne fera de moi un soldat ! Est-ce que vraiment cette comédie durera quinze mois ?

Baby chérie, vas-tu m'écrire ? Bientôt ? Dis-moi ce que tu fais, ce qui se passe, dis-moi tout ! J'attends tes nouvelles avec impatience, comme des lueurs de Réalité ! Dis-moi, penses-tu encore à moi quelquefois ? Ah si tout d'un coup je pouvais me réveiller, aller te chercher pour faire un tour en ville ! Je t'embrasse longuement, Baby !

B.

Mon adresse : 4^e Régiment Tirailleurs Marocains (compagnie dépôt) Kenitra. Maroc.

Quelle tristesse, dire que cette lettre ne t'arrivera que dans cinq jours ! Embrasse bien Haseli de ma part.

7. *Kenitra, le 25 décembre (1930)*

Balthus au Pr Jean Strohl, à Zurich

Mon cher Monsieur Strohl,

Je ne saurais vous dire à quel point votre lettre arrivée hier soir m'a touché et combien je suis ému de ce que ce soit vous qui ayez fait le premier pas. Cent fois mon cœur me disait de vous écrire et cent fois une fausse discrétion me retenait. Cher Monsieur Strohl, croyez-moi, j'ai toujours le sentiment

d'être affreusement inutile et gênant quand je vois mes amis dans le malheur, je me tiens à l'écart alors que je brûle d'être auprès d'eux. C'est ce que vous avez appelé « de la maladresse » et sans doute avez-vous tout à fait raison – et c'est pourquoi vos reproches me font mal ; mais j'ai tort d'employer le mot « reproches » car vous les avez faits d'une manière si douce que cette veillée de Noël, la plus triste que je me souvienne d'avoir passée, je n'ai pu m'empêcher de pleurer (maintenant il m'arrive souvent de ne plus tenir tête à la tristesse).

À Zurich, c'était vous avant tout que je désirais voir. Jamais je ne m'y étais senti aussi seul. Bousculé par quelques événements assez cruels pour moi, dont la mort d'un grand ami que je quittai, une quinzaine avant, en très bonne santé, le mariage de Gertrude Müller, un changement irréparable dans tant de choses, je désirais tellement vous voir mais je n'osais, chargé d'un si triste bagage, me présenter à vous. Puis, quelques jours après mon arrivée, je vous rencontrai devant Morisse et vous me promîtes de me téléphoner. J'ai attendu mais vous ne m'avez plus téléphoné. Mais ce n'est que maintenant que je m'aperçois que, n'ayant pas donné signe avant notre rencontre, je pouvais avoir l'air de vous « éviter ». Mais, je vous en supplie, ne me croyez pas cette bassesse. Et je ne sais comment réparer une faute aussi grande que mon silence, qui n'a aucun rapport avec mes sentiments. Je n'ai cessé de penser à vous deux, intensément, avec affection et tendresse. Et quand j'ai appris, quelques jours seulement avant mon départ de Paris, que ce serait pour si loin, j'ai été inconsolable de ne plus vous avoir vu, de ne pouvoir vous revoir avant si longtemps.

Je ne veux pas trop aujourd'hui vous parler de mon existence ici. Souvent elle me paraît insupportable. Le pire, c'est ma solitude terrible. Personne, personne à qui parler ! Je ne m'attendais pas à cela, ou du moins je croyais mieux le supporter. Je me rends compte combien je dépends d'une

atmosphère, l'atmosphère de mes quelques amis, et je pense avec amour à tout ce que j'ai quitté. Dans mes moments de faiblesse extrême, je crois sombrer comme quelqu'un qui se noie. Et cependant combien de choses, inimaginables avant, ont vite pris leur évidence. Pourtant je ne comprends pas encore pourquoi je dois passer par tout cela et le sentiment dominant est celui d'une abominable perte de temps. Et derrière la caserne, dehors, un si beau pays, si tentant et tenant sans cesse la curiosité en éveil ! Et je n'en verrai presque rien, on n'a que des permissions de vingt-quatre heures, de temps en temps, ce qui est vraiment trop court pour voir, pour comprendre des choses tellement neuves, et juste assez pour regretter amèrement de ne pas pouvoir en profiter. D'ailleurs je ne parle pas de Kenitra, qui n'a aucun rapport avec le Maroc ; c'est une espèce de petite ville de cauchemar, datant de 1913, et l'endroit le plus laid et le plus vulgaire que j'aie jamais vu. Mais j'étais une fois à Rabat, et une fois à Fès ! Que j'étais émerveillé, étonné, ahuri que pareille chose existât ! Et pourtant je crois que j'admirais passivement et au fond sans y voir de ressources pour mon art – Voici la retraite qui sonne – j'oublie sans cesse que je suis soldat. Mon cher Monsieur Strohl, il faut que je vous quitte car il faut que je sois couché dans quelques instants.

Je pense à vous deux, mes chers amis, avec la plus grande tendresse. Ne doutez jamais, jamais de mon affection. Je souhaite de tout mon cœur que cette nouvelle année vous portera tout le bonheur possible.

Votre

Balthus

J'allais presque oublier dans ma hâte de vous remercier de votre cadeau. Ce mandat est énorme, on ne dépense que rarement de l'argent ici.

8. *Kenitra, lundi 29 décembre 1930*
Balthus à Antoinette, à Berne

Baby dear/

Ce papier correspond assez bien à mon entourage pour que j'hésite à l'employer pour t'écrire, surtout que je me souviens du « Hausierer » [colporteur] qui vint nous offrir (t'en souviens-tu?) du très semblable – Je n'écris donc que pour le plaisir de t'écrire, non pas pour que tu me répondes, tu es trop paresseuse pour cela... mais j'espère bien ne pas t'embêter comme ce pauvre Heini – Mais en t'écrivant j'arrive à te donner une présence presque tangible, charmant petit tour de prestidigitation, que tu ne peux pas me défendre – Je te disais une fois que les lettres n'avaient pas trop de réalité, mais ici je vois que je me suis gouré, ici où je ne vis plus que dans les souvenirs (ce qui naturellement est très malsain). Ce Kenitra, endroit invraisemblable, ville insaisissable, si j'ose dire, car on cherche on cherche et on ne trouve pas de ville malgré ces grandes maisons blanches (très modernes d'ailleurs) que l'on voit surgir du brouillard matinal depuis la caserne, ça doit être cette mystérieuse ville dont le nom fini en « ona » [?] dont toi et Robi vous parliez toujours, et c'est le diable qui, pour se moquer de moi une fois de plus, m'a envoyé ici. Quant au Maroc, c'est vraiment très beau, très romantique, un rien trop pittoresque peut-être, mais enfin moi je n'aime pas trop l'exotisme. Pourtant il y a des choses très convaincantes comme ces magnifiques villes indigènes où l'on passe trois fois dans la même rue sans s'en rendre compte tant elle offre de diversité et de richesses inattendues, alignement merveilleux de petites boutiques aux étalages tellement tentants, où tu trouves tout, absolument tout, et surtout d'horribles délicieuses sucreries de toutes les couleurs. Quelle intimité

dans ces rues où les personnages paraissent immenses parce que les maisons sont très basses, avec ces Arabes charmants qui circulent la main dans la main, où il y a de magnifiques nègres sorciers comme sur les livres d'images, et qui vous font voir toute sorte de tours, où l'on marche sur des mendiants gisant par terre, tout recouverts d'horribles plaies ou pustules. Là, la bicyclette redevient, ainsi que la moto, une merveilleuse machine que l'on voit briller au fond d'un magasin et que l'on arrive à regarder avec étonnement – Bref, tout cela est très gai – Voilà pour le Maroc – Tu auras compris que c'est pittoresque –

Enfin, maintenant je suis un vrai soldat, sans la moindre conviction naturellement, mais enfin je sais démonter et remonter un fusil, je suis un des premiers au tir, je sais me mettre au garde-à-vous et présenter les armes, mais le plus fou c'est que dans deux ou trois mois je vais être nommé caporal.

Tout cela est pour le moins de l'humour chinois. Et voici plus de deux mois que ça dure. Il y a des moments où je crois que je n'en peux plus, d'autres où je suis profondément heureux – Mais sais-tu qu'il n'est pas tout à fait impossible que je rentre finir mon service à Paris en avril ou en mai? On va me demander à l'Office du Maroc à Paris, comme secrétaire. Si ça réussit, mon Dieu ce que je serai heureux!

Malgré la seconde phrase de ma lettre, oh Baby, ce que j'aimerais avoir une fois un mot de toi!

Dis-moi quel drame tu as fait encore petite malheureuse, ne veux-tu rien me dire de ta vie d'à présent? Je te souhaite de tout mon cœur de ne pas t'ennuyer autant que je m'ennuie, moi, malgré tout, mortellement, car je me rends bien compte que tout ceci ne sera qu'une grande lacune dans mon existence, lacune que je cherche désespérément à combler à grand renfort d'imagination. Combien je pense à toi Baby chérie toi qui as embaumé mon départ de grâce et de douceur!

Ce que j'ai tant aimé chez vous deux, toi et Robi, c'est cette atmosphère enfantine, un peu terrible, un peu folle et qui me convient tellement. Puissé-je retrouver ça un jour!

Baby darling, je t'embrasse bien, bien fort et comme il est possible que tu ne te souviennes plus même de mon nom je ne signe que

B

Ainsi ce sera une lettre anonyme.

Mais tu diras tous mes vœux de bonne année à Robi, à Hübi¹, à tes parents, à Mémé...

9. Berne, le 14 avril 1931

Antoinette à Balthus

Baltheli chéri, pourquoi ne m'écris-tu jamais, je suis très inquiète et je te prie de me donner de tes nouvelles dès que tu auras reçu ma lettre. Comment vas-tu, mon chéri? J'ai péniblement l'ennui de toi, j'avais tellement espéré que tu puisses retourner à Paris ce mois.

Tu sais, je n'ai pas passé, donc mon bachot tombe à l'eau et je dois partir pour l'Angleterre dans un mois, ce qui me fait beaucoup de peine car je suis tellement heureuse ici à Berne. Enfin, je n'y vais que pour trois mois, ce qui passe au fond très vite. Puis je pense aller passer l'hiver à Florence pour apprendre l'italien, ce qui m'amuse davantage, comme tu peux t'imaginer.

Chéri, je compte avoir de tes nouvelles dans quinze jours et je t'embrasse de tout mon cœur

Bébé

1. Hübi: Hubert de Watteville (1907-1984), troisième frère d'Antoinette. Alors étudiant en médecine, il allait devenir un célèbre professeur de gynécologie et d'obstétrique à l'Université de Genève, l'accoucheur de Sophia Loren ou de Farah Diba.

10. *Kenitra, le 24 avril (1931)*

Balthus à Antoinette

Ma petite Baby chérie,

Tes lettres tombent comme des pétales de roses sur un tas de fumier ! C'est vrai, il y a bien longtemps que je ne t'ai pas écrit, beaucoup plus longtemps que je ne voulais. La première lettre m'avait trouvé en train de partir en permission à Gibraltar ; un ami anglais est venu me chercher pour passer huit jours chez son cousin qui est colonel à G., huit jours absolument merveilleux – contraste inouï avec cette vie tellement ennuyeuse – Il y a déjà deux mois de ça – Hélas je n'ai plus le moindre espoir de quitter Perle [?] avant la fin du service. Impossible d'être affecté ailleurs – Mais au fond le temps passe assez vite – Et malgré l'ennui, le manque absolu de distractions – je commence à supporter plus facilement.

Je suis maintenant secrétaire du capitaine, qui heureusement se trouve être un homme tout à fait charmant et qui a tous les égards pour moi, c'est-à-dire que je ne fais absolument rien que de temps en temps taper (j'ai appris à taper) des lettres ou des comptes rendus, ou autres stupidités – J'ai naturellement acquis la plus grande liberté d'attitude, je peux me permettre à peu près tout, ce qui est déjà très agréable – Et puis tous les jours le calendrier placé au-dessus de mon bureau s'effeuille...

Quelle année fichue ! C'est lamentable –

Voilà pour moi –

Quant à toi, petite malheureuse, tu as loupé ton bac ?!

Je t'avouerai que ça ne m'étonne nullement, et surtout ça te va délicieusement bien !

Et puis on t'expédie en Angleterre pour trois mois ! Quand pars-tu ? Dis-moi quand tu pars. Tu pourras, si tu veux, faire

connaissance d'une charmante petite amie à nous, Betty Holland, peut-être en seras-tu amoureuse, elle est presque aussi folle que toi – qui habite Londres. Je te donnerai son adresse – Mais au nom du ciel, que vas-tu faire là-bas ?

Est-ce pour t'assagir ? d'ailleurs je crois que tu aimeras beaucoup Londres, à condition naturellement d'y connaître des gens amusants –

Moi qui espérais tellement te voir bientôt ! Vraiment je ne vois pas ce que j'ai fait pour que le destin s'acharne à ce point contre moi – Enfin je crois être libre en novembre, et je filerai droit en Suisse pour me remettre, la nourriture est si abominable que je suis obligé de me nourrir de « Fyffes¹ » et je serai sans doute un squelette à la fin de cette comédie –

Depuis hier les jeunes recrues arrivent en masse. C'est-à-dire que nous autres maintenant sommes « anciens » et jouissons de certains droits, comme par exemple celui de se faire faire son lit par un jeune – dans un ou deux mois, je serai sans doute nommé « caporal » – Tu parles !

Qu'y a-t-il encore de neuf ? Ah oui imagine-toi que Bardeleben s'est marié et va, ou s'est déjà installé en Irlande ! De temps à autre je reçois de lui ces lettres si drôles, si longues et si obscures.

Mon frère² lui aussi est parti au régiment et est à Constantine en Algérie ! Tous les deux nous sommes maintenant en Afrique – lui qui a 25 ans, ça doit être gai. Tu vois Baby chérie, je n'ai pas grand-chose de drôle à raconter.

Au fond je suis dans une salle d'attente à attendre, attendre... !

Quelle ignominie ! quelle perte de temps –

1. Fyffes : bananes, du nom d'une compagnie bananière.

2. Mon frère : Pierre Klossowski (1905-2001), qui venait de publier ses premières traductions, *Poèmes de la folie*, de Hölderlin (en collaboration avec Pierre Jean Jouve – voir note p. 324), et *Le Verdict*, de Kafka (avec Pierre Leyris – voir note p. 67).

Baby écris-moi en tout cas quand tu pars, donne-moi ton adresse là-bas, et ne m'oublie pas, je t'en supplie! Que la vie me semblera belle, après ma libération! Je t'embrasse fort Baby et de toute ma tendresse

B



11. *Kenitra, le 8 juin (1931)*

(Dans la nuit)

Baby adorée, poor little darling!

Tout ce qu'on cherche à faire de toi! Alors tu pars le 15 – Cette lettre arrivera-t-elle à temps? Je me dépêche de te répondre, comme j'ai passé trois jours en permission ce n'est que ce matin que j'ai trouvé ta chère lettre¹ – J'écris aussi à Betty qui est à Paris en ce moment, mais qui doit rentrer ces jours-ci à Londres à moins qu'elle n'y soit déjà. Son adresse là-bas je l'ignore car elle change bien souvent de domicile, mais dès que je la saurai, je t'écrirai ou elle t'écrira parce que je lui envoie la tienne –

Baby, ne sois pas trop triste de partir – peut-être est-ce là une assez bonne solution. Songe à toutes les choses nouvelles qui vont s'offrir à toi, que tu vas éprouver. Évidemment tu feras fureur à Londres – toi si belle, où que tu ailles – tout cherchera à te plaire, il ne peut en être autrement – d'où la vie, les événements, prendraient-ils l'insolence, la grossièreté de te contrarier?

Non, je ne puis m'empêcher de ne voir pour toi que les plus belles choses.

1. Lettre manquante.

J'ai ri aux éclats en t'imaginant chez un pasteur anglais : fût-il logé dans le plus beau pays du monde cela ressemblerait vraiment trop à certains contes du XVIII^e.

Enfin, ce danger est écarté, tu verras que Londres peut être amusant.

Ô Baby, si tu savais à quel point tes lettres, tes adorables lettres me plongent dans la plus profonde mélancolie. Ah, être si loin !

Maintenant, ici, ça devient tout à fait enfer africain : il fait une chaleur épouvantable, on ne peut plus que dormir.

J'ai lancé la mode de circuler le soir à peu près nu dans le camp, ce qui est délicieux et ce qui provoque le plus grand scandale. J'ai essayé par mes insolences tout à fait inédites au service militaire de me faire mettre à la porte, c'est-à-dire de me faire envoyer ailleurs – mais non, chose inouïe, on m'excuse, on me pardonne tout, et à peu près tout m'est permis. Les sous-officiers me sachant au mieux avec le capitaine, n'osent rien dire. – Et le temps passe – encore 6 mois. Ce soir, personne ne peut dormir, il fait trop chaud – moi je t'écris ces quelques mots. Il doit être près de minuit.

Dis à Robi que j'ai fait la connaissance de Sidney Brown, il y a huit jours, chez son cousin qui habite Fès. Robi t'a sûrement parlé de lui, ou peut-être le connais-tu toi-même. Personnage extrêmement comique –

Promets-moi de m'écrire bien vite de Londres, je me demande ce que tout ça va donner.

Je suis sûr que toi et Betty vous vous adorerez.

Enfin, Baby chérie j'attends de tes nouvelles avec impatience. Moi, ce n'est pas une lettre aujourd'hui : quelques petits encouragements, te mettre au courant au sujet de Betty et je t'embrasse fort, fort, mon amour (I would take an Oceanliner just to be...) – je meurs d'impatience de te revoir et de t'embrasser pour de bon.

B

Mille tendresses à Robi
Mille amitiés à Hübi

12. Londres, le 20 juin 1931
Antoinette à Balthus

Baltheli, mon amour, me voici à Londres et, je dois dire, ce n'est pas tellement mal. Les gens sont gentils, seulement beaucoup trop gentils pour mon goût. Ils me traînent avec eux faire des commissions aux quartiers, moi qui brûle de voir un tas de choses à Londres même, je ne tiens pas à me promener tout le temps dans un faubourg qui ressemble un peu à Bienne ou La Chaux-de-Fonds, affreux!! La maison est très bien, avec un petit jardin, et vraiment, je trouve Londres très verte, pas du tout si triste comme on m'a dit. Seulement je commence dès maintenant à m'ennuyer, le soir on se couche à 9 heures et je brûle vraiment d'envie de voir Betty, la seule personne qui pourra peut-être me faire oublier certaines choses. Avec quelqu'un de rigolo, Londres doit être une ville très gaie, je crois. Donc, je te prie, écris-moi vite si tu sais quelque chose de Betty, si elle est rentrée à Paris ou non. Chéri, pourquoi six mois sont-ils si longs, j'aimerais tant te voir!

Mille baisers et écris vite, vite.

Bébé

13. Kenitra le 24 juin (1931)
Balthus à Antoinette, à Londres

Baby, merci, merci d'avoir si vite écrit; j'attendais tellement ta première lettre de là-bas, tes premières impressions – Comme ça doit être drôle, toi petite folle, là-bas, dans cette ville de l'apparente rigidité! N'est-ce pas trop un exil? – Chez

qui es-tu en somme, exactement? – Hélas Baby, c'est à moi naturellement qu'appartient de te causer la première déception – Betty est à Paris encore, et songe à aller passer l'été en Suisse – ce qui est le comble – C'est vrai que ce projet est vague et ne se réalisera peut-être pas, comme la plupart de ses projets, et je ne désespère pas tout à fait de la voir rentrer en Angleterre – Pauvre amour, tu commences dès maintenant à t'ennuyer.

Voilà vraiment qui est angoissant. Il faudra en tout cas que tu fasses connaissance de quelqu'un de drôle, je vais écrire à Betty, si elle-même ne retourne pas à Londres, qu'au moins elle t'envoie chez quelques-uns de ses amis. – Mes autres amis anglais, sont tous en France ou en Suisse maintenant, c'est comme si on avait choisi de t'envoyer là-bas au moment le plus propice pour que tu ne voies personne. De quel milieu sont tes hôtes? As-tu déjà pu t'en rendre compte? Se coucher à neuf heures est réellement un très mauvais signe. Avec ce train de vie-là, pas d'erreur, tu vas te mettre à faire des bêtises. Est-ce que les filles (ne m'as-tu pas parlé de deux filles?) présentent un intérêt quelconque? – Jusqu'à présent on ne fait que t'envoyer faire des commissions, sûrement les füess te font weh [bernois : les pieds te font mal].

Ô Baby, que j'ai le cœur gros d'être si loin, tellement réduit à rien, tellement loin de tout ce que j'aime, tellement loin de toi... et encore pour si longtemps! Dire que peut-être j'aurais pu m'arranger pour être à Londres en même temps que toi – si, enfin n'en parlons pas, mais je t'assure que j'arrive souvent à me demander comment il se fait que je ne sois pas encore devenu complètement fou, ou malade.

Baby mon amour, je suis toujours combien près de t'écrire des lettres d'amour et il me faut toute ma volonté pour n'en faire rien! – Hélas, je suis un fantôme, on m'a sorti de mon existence, je vis en dehors de la vie, et tandis que je reste là en marge, tout se passe sans moi, tout se passe de moi – et

quand enfin je pourrai rentrer en scène, sans doute tout sera loin, loin.

Pourquoi Baby es-tu restée tellement présente, petite rose¹, tellement que quelquefois j'en frémis ! Que de fois, en pensée, je refais ton portrait, oh que je me souviens ! Hélas – j'en suis réduit aux lettres maintenant : on recrée fiévreusement, avec une ardeur malsaine, une présence, moi je réussis cela effrayamment bien, et puis on se retrouve seul, et ma compagnie que j'aimais encore assez il y a quelque temps, me devient de plus en plus insupportable. Mais surtout que je ne me laisse pas entraîner à te parler de moi – Je tomberais dans du bardelebisme², et du plus obscur encore. –

Enfin parlons d'autre chose –

Je passe depuis un certain temps presque tous mes dimanches à Fès, chez Charlie Brown. Là, au moins, tout le cauchemar disparaît devant une atmosphère de confort, de gaieté, de nouveauté – Voilà au moins un être qui a réussi à trouver une forme de vie vraiment épatante. Habitant loin de la ville nouvelle, à l'extérieur de la ville arabe dans une espèce de bosquet de rêve qui isole complètement sa maison, une vieille demeure arabe modernisée, c'est-à-dire ce que l'on peut imaginer de plus délicieux, il ne voit vraiment que ce qu'il veut voir, que ceux qu'il veut recevoir, et là aussi il profite de ce qu'ont de si charmant les amis en voyage, quand on les a vraiment pour soi. Évidemment pédéraste, il est sans doute un peu à la merci de sa domesticité, qui se compose de trois ou quatre garçons arabes qui sont peut-être autant de sangsues – mais enfin il faut bien que même les choses les plus heureuses clochent un peu quelque part. Mais vraiment on a là le sentiment d'avoir quelqu'un d'heureux devant soi.

1. Antoinette se prénomme aussi Rose (et Alice).

2. Du nom de son ami Bardeleben, épistolier prolifique (voir note 2 p. 36)

– Il a naturellement la plus parfaite connaissance du monde musulman, il connaît le sultan et le plus petit marchand de cacahouètes de Fès. Ce qui est vraiment très amusant pour moi ; et que de choses extraordinaires à découvrir. Ce pays est inouï, dès que l'on sort de la caserne et de Kenitra. Là-bas je quitte mon humiliant déguisement et me mets en civil.

Dimanche dernier, ce fut merveilleux. Nous étions invités à dîner chez le pacha de Fès. Le pacha de Fès, c'est une espèce de Barbe-Bleue très vénérable, très comique, qui de ses propres mains m'a préparé le couscous (c'est une espèce de semoule, plat national). Je t'avouerai qu'on mange accroupi sur des coussins, les mets sont apportés sur une petite table basse que l'on change à chaque nouveau plat, et l'on mange avec les mains qu'un esclave vient arroser d'eau avec une aiguière en argent, avant et après chaque plat – pardonne une description aussi orientale, je suis désolé mais c'est comme ça – On ne sait au juste si c'est très comique ou très beau, mais au fond je crois que c'est vraiment assez beau – Un intérieur de pacha c'est tout à fait aussi drôle et aussi somptueux que l'on se le représente. On est frappé d'ailleurs par l'excès de glaces de style Louis XV – Malgré la gêne que j'éprouve de te parler d'une chose d'un goût aussi douteux, je n'ai pas pu résister à l'envie de t'en faire part. – Enfin ce sont là les seuls instants où je vis, où je m'amuse, où mes yeux affamés qui ne voient qu'un camp de soldats et un bureau de compagnie toute la journée, sont comblés par tant de choses drôles, ou une chose aussi impossible qu'un pacha.

Les lendemains de ces dimanches de permission sont d'une telle tristesse, je suis repris par un tel désespoir que je ne sais pas d'où me vient la force d'y survivre.

Baby, mon amour, espérons que soit Betty, soit quelqu'un d'autre te sorte de ton ennui aussi vite que possible. Moi je récris à Betty pour connaître ses plans. Combien de temps va-t-on te laisser là-bas ? Patiente encore un peu, les com-

missions dans le quartier et les couchers à neuf heures ne sauraient durer. Si le malheur des autres pouvait nous aider à supporter le nôtre, tu n'aurais qu'à penser à moi – mais ceci c'est comme quand on nous disait de penser aux pauvres petits Viennois qui n'ont rien quand nous ne voulions pas manger notre soupe.

Mais en tout cas, Baby adorée, continue à m'écrire, je ne vis que par toi – dis-moi aussi chez quel genre de dame tu es – Te laissera-t-on sortir seule plus tard? Je t'embrasse mille fois bien bien fort, sweet sweet Baby je te réécrirai dans quelques jours – j'attends encore des nouvelles.

14. Londres, le 30 juin 1931
Antoinette à Balthus

Chéri, tu ne sais pas avec quelle impatience j'ai attendu ta lettre, bien que je ne pensais pas l'avoir avant la fin de la semaine. J'étais tellement furieuse lorsque la femme de chambre est venue m'apporter le petit déjeuner et j'ai refusé de me réveiller, puis la faim m'a quand même fait ouvrir un œil pour prendre un petit pain et lorsque j'ai vu ta lettre j'ai fait un saut dans mon lit (ce qui est très risqué, car on ne sait jamais si on ne va pas se briser un os tellement il est dur) et j'ai tout à coup été tout à fait réveillée. Mon chéri, ces lits anglais!! Est-ce cela qui rend les Anglais si froids et si peu «fleischgierig» [carnassiers, sanguins]? Ou ont-ils ces lits parce qu'ils ne peuvent pas imaginer quel plaisir unique c'est de se coucher dans un lit mou et voluptueux... Mon chéri, quelles folies je suis en train de t'écrire!!

Enfin mon lit doit être tout à fait «first class», il y a un petit creux au milieu pour se blottir, une grosse couverture de laine et un couvre-pieds assez gentil, et vraiment je dois dire que je ne dors pas mal. Du reste, tout ici est «comfortable». Mes gens sont des Écossais qui ont vécu pendant des années en Chine, plantant du

café, du thé, du cacao, etc., et Monsieur a d'horribles bras pleins d'ancres, de cœurs, de flèches, comme un matelot. J'aime bien Madame, qui est vraiment tout à fait gentille, mais je n'aime pas la jeune fille, puisque je n'aime pas les jeunes filles en général, et celle-ci est ignorante et embêtante, c'est affreux !

Vendredi, j'ai été invitée à la légation suisse pour le lunch et j'ai été très déçue car j'avais espéré y trouver un tas de monde et au contraire il n'y avait qu'un jeune homme timide et ennuyeux, mais j'ai quand même beaucoup aimé pouvoir parler le français de nouveau. Je suis triste parce que je ne crois pas qu'ils m'inviteront souvent, bien qu'ils soient parents à nous, mais ils ont un tel train de maison, tellement d'invitations et de bals qu'ils auront vite fait de m'oublier, et ça aurait été le seul endroit où j'aurais eu la chance de rencontrer des gens rigolos. – Je suis tout simplement désolée que Betty ne vienne pas, il y a tant de choses que j'aimerais voir, des dancings, des théâtres, des cinémas, etc., où je ne puis aller seule, et je crois vraiment qu'avec Betty, si ça ne l'avait pas embêtée elle, j'aurais eu un très joli temps ici, car Londres me plaît beaucoup et on m'a toujours dit qu'on s'y amusait beaucoup si on connaissait des gens. Pour le moment, je m'amuse à me promener dans les rues et dans les parcs, toute seule, à l'aventure – enfin je ne l'ai fait qu'une fois jusqu'à présent, partie le matin avec la petite j'ai tout simplement décidé que moi je resterais déjeuner en ville. Ça a été très amusant et je suis bien décidée à recommencer dès demain, car pour le moment je suis au lit. Je me suis dit qu'il y avait encore tout ce temps où je n'aurais rien d'autre à faire qu'aller en ville et que j'allais consacrer un ou deux jours à me soigner, me faire belle, car je tiens à être très belle pour le jour où tu auras enfin fini ton service militaire. Il paraît que maintenant je suis très belle, un tas de gens me l'ont dit à Berne, de ne plus avoir à aller à l'école m'a fait du bien, mais moi je trouve au contraire que j'étais mieux en automne, plus jeune fille. Maintenant je redeviens de plus en plus comme une toute petite fille (ou peut-être une vieille fille), de mentalité en tout cas, je monte et

descends les escaliers roulants de l'« underground » en courant et en jetant des cris de joie, je trouve ça si amusant (tu vois la tête des Anglais), et je cours comme une petite folle au jardin avec un petit chien ; naturellement, on me traite en petite fille, mais pas question qu'on ne me laisse pas faire ce que je veux et aller voir les amis autant qu'il me plaira !

Chéri, comme on s'amuserait si tu étais ici, quoique tu m'aurais trouvée très changée, je suis enfin devenue un peu plus raisonnable et je suis toute décidée à le rester car j'ai fait trop de folies « dans ma jeunesse », ça ne pouvait pas continuer. Mais j'ai d'autant plus envie d'aller dîner et danser dans des endroits chic, voir des gens amusants, enfin me distraire un peu, car ma solitude dès neuf heures du soir commence à me rendre nerveuse.

Une folie que j'aimerais terriblement, terriblement faire, c'est prendre un avion et venir passer le « week-end » avec toi chez Charlie Brown (même si ça s'écrit Braun) (non je crois que c'est juste, je me trompe) et dîner chez le sultan, mon chéri, ce que ce serait drôle, comme dans Mille et Une Nuits. Nous nous sommes toujours moqués de Charlie Brown tiraillé entre ses deux uniques passions, l'avarice et la pédérastie, la pédérastie devant quand même l'emporter sur la peur des dépenses pour ces fréquents voyages au Sud. Mon amour, je n'aime pas beaucoup te savoir dans sa maison, mais comme elle est belle et que je comprends que tu aies envie de sortir de ta caserne le dimanche, je suis heureuse que tu l'aies trouvé et j'espère seulement que tu n'es pas trop « down » pendant la semaine. Petit chéri, si seulement je pouvais trouver un moyen de venir te voir – mais je sais que ce ne sera pas possible.

Et puis j'ai une envie folle d'aller un peu à Paris – on a maintenant des billets très bon marché à cause de l'exposition¹, si seulement tu étais à Paris maintenant, j'aurais pu venir plusieurs fois depuis Londres – mais surtout en rentrant je compte bien y rester

1. L'Exposition coloniale.

un peu, et j'avais tellement espéré que Betty viendrait avec moi, c'est vraiment trop triste qu'elle aille en Suisse! Enfin, j'ai bon espoir que tu me trouveras quelque personne gentille et amusante pour me faire sortir le soir...

J'ai une grande nouvelle: je lis avec passion Alice through the looking-glass et je dois admettre qu'il y a des choses merveilleuses, comme dans Alice in Wonderland, mais je le lis surtout parce que ça me donne l'impression que tu es à côté de moi, tu me deviens tout à fait présent, c'est tellement beau!

Je t'envoie mille petits «kisses» mon amour, et j'espère avoir bientôt, bientôt une lettre

Bébé

Dis à Betty qu'en été la Suisse est odieuse, qu'elle y vienne plutôt en hiver, c'est bien plus beau et plus amusant.

15. (Kenitra, 19 juillet 1931)
Balthus à Antoinette

Dear dear Baby,

Quelle lettre délicieuse tu m'as envoyée! J'aurais voulu te sauter au cou et te dévorer de baisers – (on devient sauvage dans ce pays). Ô Baby ce que j'ai rigolé en te lisant! Malheureusement mille petits ennuis venant de dehors m'ont empêché de t'écrire aussitôt, et ce n'est qu'aujourd'hui enfin que je peux me trouver seul avec toi un moment. Et ta lettre date du 30 juin – et ce mois déjà touche à sa fin!

Après avoir passé deux jours chez Brown (je crois que tu confonds avec Sidney Brown, son cousin, car lui Charlie, tout en n'échappant pas tout à fait aux ridicules d'un pédéraste – au moins n'est certainement pas avare – alors que Sidney se logeait à Paris dans les hôtels les plus moches et se

faisait inviter à dîner par Robi) – donc après ces deux jours de relâche à Fès – il m’a fallu rentrer pour prendre part à la revue et au défilé du 14 Juillet.

Le soir il y avait grand bal : ayant été présenté à la femme du commandant d’armes – je dus l’inviter à danser – la mort dans l’âme – car, aussi grande que moi et pesant sans doute 200 kilos sinon davantage, elle me faisait de l’œil outrageusement (à mon grand soulagement je compris qu’elle avait un tic). La première danse se passa fort bien. Il y avait un monde fou d’officiers, de sous-officiers, de notables kénitréens, enfin le public le plus immonde que l’on puisse imaginer. (Ici, au Maroc, tous les Européens sont des escrocs qui fuient la justice de leur pays.) Mon malheur voulut que je dansasse une seconde fois, attiré par le dégoût inouï que m’inspirait cette chair flasque, blanche et glutineuse qui jaillissait hors du décolleté de l’énorme dame. L’orchestre jouait la *Valse des cols-bleus*. Le drame se produisit brusquement. Je fus violemment emporté vers le sol par tout le poids de cette femme qui cherchait en moi un appui mais ne fit que m’entraîner dans sa chute – je tombai sur son ventre – et dans la masse des danseurs ce fut le grand remous d’un navire qui sombre dans la mer – Elle s’était évanouie et on ne put la ramener à elle que longtemps après – (J’aime imaginer les situations les plus pénibles, cette fois-là je fus amplement servi par la réalité.) Je m’enfuis aussitôt – « Aventures terribles, quels que soient vos trames et vos débuts, aventures douloureuses et guidées par un ennemi implacable ! »

Je continue donc à vivre ici embourbé dans le grotesque – Ah ! un peu de grâce !

Baby, je n’ai aucune nouvelle de Betty – Tout le monde est dispersé – Ah oui, Maman est à Londres pour quelque temps, tu la verras sûrement – Es-tu retournée à l’ambassade ? – Pauvre amour, non certes, tu ne prendras pas l’avion pour venir me voir – Ce sont de trop belles choses pour être

réalisables et qui ne se voient que dans les Gelbe Ullsteinbücher¹.

Tu m'assassines en me disant que tu es encore plus belle ! Est-ce possible ? Peux-tu être encore plus belle que tu ne l'étais ?

Mon amour, il me semble que d'incommensurables richesses m'attendent au bout de ces quatre ou cinq mois qui me séparent encore de ma liberté. Il faudra que tout, tout soit très beau. – Surtout ne m'en veux pas de ne te répondre qu'aujourd'hui, et encore de te dire si peu de choses, au fond rien qu'une histoire pénible. Toi n'attends pas si longtemps : songe que moi je ne suis qu'un malheureux tirailléur qui a à peine le temps de respirer (malgré l'exagération c'est tout de même un peu vrai). Ah, et puis il fait tellement chaud maintenant, tellement chaud qu'on devient veule et voluptueux ! Tu aimerais sans doute cette chaleur. Le soir, impossible de dormir avant minuit : l'air dans les chambres est irrespirable, et je vais m'étendre sur le sable brûlant, assoiffé, assoiffé d'amour aussi – et le cœur chaviré par le miaulement des chats et les cris des chacals dans la forêt.

Sweet, sweet Baby je t'embrasse fort de tout mon cœur ! Alors tu lis *Alice* maintenant ? J'étais tellement sûr que tu ne resterais pas insensible à Tweedledum

B.

1. Gelbe Ullsteinbücher : équivalent de la Bibliothèque rose.

16. (12 août 1931)

De Baladine, 25 Evelyn Mansions, London SW1,
à Antoinette, 15 Redcliff Gardens, London SW10

Mercredi

Chère Mademoiselle,

Depuis quelques semaines déjà j'ai voulu vous écrire et vous demander de venir me voir si le temps vous le permet. Baltusz m'a écrit votre adresse.

Malheureusement je suis criblée de travail, j'étudie ici the fashion-drawing – un art qui m'est difficile à mêler avec le mien – la peinture – et qui me prend un temps infini. Écrivez-moi donc un mot, je vous prie, ou téléphonez-moi Victoria 1196, quand vous pourrez venir chez moi. Jusqu'à vendredi et lundi toutes mes matinées sont occupées, mais l'après-midi pour le thé, ou si vous voulez un soir pour le dîner, je serais heureuse de vous voir. Je vous connais déjà un peu de votre portrait de Baltusz.

J'espère que ma lettre vous trouvera – Baltusz m'a écrit l'adresse mais en très petites lettres.

Mes sincères salutations, chère Mademoiselle, de votre
Baladine Klossowska

17. (Août 1931)

Ma chère petite Antoinette,

Je viens de rentrer à l'instant et on me dit que vous étiez chez moi il y a deux minutes ! Mon Dieu, quel dommage, combien je regrette que nous nous sommes manquées. Tes merveilleuses roses sont devant moi, elles sont aussi belles que toi.

J'ai voulu t'écrire aujourd'hui. Ma vie ici te semblera mystérieuse, n'est-ce pas? Je suis ici pour quelqu'un que j'aime et qui m'aime. Il faut que je te dise cela parce que je ne suis pas libre comme je le voudrais pour toi. Comprendras-tu, ma petite chérie? En tous les cas je te dis que les heures où je suis toujours libre, c'est entre 5 et 7 heures. Tu aurais dû m'attendre. Il me semble que tu es une femme et non une jeune fille; tu m'as la première fois un peu intimidée. Je vais te téléphoner demain matin pour que nous prenions rendez-vous. Je pense toujours que tu vas peut-être revenir à l'instant.

Tes roses sont magnifiques, elles embaument la pièce.

Je t'embrasse tendrement,

ta Baladine

18. (27 août 1931-12.45 a.m.)

Donnerstag

Liebste Antoinette,

Ich habe heute einen sehr traurigen Tag. Dank dir, haben die Leute in Berlin mir geschrieben und sagen, das meine Künstlerschaft mich hindert am Modezeichnen¹ à peu près. En tout cas, je suis horriblement en bas. Je t'écris pour te faire comprendre que je n'ai pas le cœur pour « m'amuser », c.-à-d. pour encombrer ta jeune vie avec ma misère quotidienne. Je ne sais pas si tu peux me comprendre. Tu es si jeune et si gaie et moi vraiment je suis en ce moment plus que triste et peu sociable. Je vais continuer à travailler quand même – je ne veux pas perdre le peu que j'ai acquis. Viens me voir si tu as encore

1. « Jeudi/Très chère Antoinette/Aujourd'hui, journée très affligeante. Grâce à toi, les gens de Berlin m'ont écrit. Ils disent à peu près que mon métier de peintre me gêne pour les dessins de mode. »

envie, mais pas avant que je t'aie téléphoné. Pour comble, les Pbg vont rentrer et je ne sais pas encore, comme je te l'ai dit, où je vais habiter. Ce matin je n'ai fait que pleurer et je suis laide et rideuse comme une vieille pomme. Demain vendredi, je verrai un monsieur à qui je montrerai d'autres dessins. Mais je suis sans espoir.

Je t'embrasse et je ne t'oublie pas, ta

B.

19. Fès, le 8 septembre 1931

Balthus à Antoinette, à Londres

Adorable Baby!

Il me semble que tu écrivais jadis que ton séjour à Londres se termineraiit vers le 15 septembre? C'est donc le moment ultime si l'on veut te trouver en Angleterre.

Ton silence me fait espérer que l'ennui a tôt fait de te laisser, que mille choses amusantes et exquisés se sont trouvées sur tes pas, qu'enfin sans doute tu quittes Londres à regret, en y laissant je ne sais combien de victimes. J'aime croire tout cela, comme j'aimais en pensée suivre d'ici tes gaies et folâtres évolutions.

Quant à moi, sais-tu (non, c'est vrai, comment le saurais-tu) moi depuis un mois déjà je suis à Fès – à l'état-major. – C'est-à-dire que j'ai passé très brusquement, sans transition, presque douloureusement, du pire au meilleur.

Me sortant péniblement de l'abrutissement complet dans lequel depuis des mois je gisais, je compris soudain qu'au fond c'était de ma faute, que cette espèce de fatalisme qui me faisait considérer Kenitra comme une sentence irrévocable du destin, était idiot et je me suis mis à agir. En un rien de temps tout a réussi, tout tombait bien, on avait justement besoin d'un secrétaire à l'état-major – et je suis parti.

Je t'ai souvent parlé de Fès. Tu sais l'adoration que j'ai pour cette ville sublime. Après l'ignominie de « Perle » [?] quel bonheur, quel constant émerveillement ! Et puis vraiment une vie assez agréable, malgré un travail fou (auquel je ne comprends rien, naturellement). Je suis le secrétaire d'un Lieutenant qui est un excellent ami à moi, tu imagines ce que ça peut être au point de vue service militaire – à partir de 6 heures le soir je suis libre et je peux passer la nuit dehors si ça m'amuse (ça m'arrive quelquefois). Enfin, dans ces conditions, la vie est à peu près possible et il me reste aujourd'hui exactement 99 jours à faire. – Déjà il me semble que des effluves du grand air, du grand air de la liberté viennent m'effleurer. Bientôt il y aura un an que je suis soldat. – (Il y a un an je descendais souvent du Beatenberg¹, pour venir à Berne...)

Donc, Bébé chérie, petite Rose épanouie loin de moi, la première chose à faire en recevant cette lettre, c'est naturellement de me répondre immédiatement et me raconter ce que tu deviens, me dire quand tu t'en vas de Londres, si tu vas à Berne, etc.

J'attends, j'attends, j'attends !!!!

Et je t'embrasse mille fois de toute mon âme, de tout mon cœur de tout ce que tu voudras –

Tout à l'heure dans la chambre un légionnaire allemand s'est mis à chanter : *Ô Donna Clara* – Cet air détestable a eu néanmoins la qualité de me ramener à l'époque où nous laissions disparaître des sucres dans la crème fouettée de nos chocolats ! Ô douceur ! Temps bienheureux !

Je t'écrirai plus longuement dès que je saurai où t'atteindre.

Mon adresse : état-major de la région de Fès – Batha Fès (Maroc)

1. Beatenberg : voir note p. 64.

20. (*Paris, 3 janvier 1932*)

Balthus à Antoinette, à Berne

11, rue Malebranche, Paris V

Baby,

Je suis de retour depuis quelques jours, tu n'imagines pas quel plaisir vous m'avez fait toi et Robi, d'être là pour me recevoir avec une Fyffes!! Et est-il besoin d'ajouter que les charmes de chacun de vous me feraient faire des milliers de kilomètres pour pouvoir en jouir? Mais hélas, je suis aussi fauché qu'il est possible de l'être, comme tout le monde d'ailleurs, et je ne sais pas si mon désir d'aller faire du ski en Suisse, comme j'en avais l'intention, pourra se réaliser aussi rapidement que je croyais. Pourtant, je ne désespère pas, il me faut absolument un agréable repos, après ces quinze mois belliqueusement orientaux. Je suis d'une fatigue, mais d'une fatigue!

Enfin, tout cela n'est plus que souvenir. Finie, cette existence invraisemblablement absurde! Non, personne ne peut imaginer ce que ça signifie d'être tout à coup rentré dans un monde à peu près possible – après tout. Il me semble que je sors d'une maison d'aliénés, que j'ai été fou moi-même et que je recouvre lentement la raison.

Il y en a qui disent que le service militaire forme le caractère: moi j'en reviens trois fois plus paresseux, trois fois plus insolent et trois fois plus lent (tu te rends compte!).

J'ai quitté pour la première fois l'uniforme aujourd'hui et me suis mis en civil. J'avais gardé l'uniforme parce que je mourais de froid, les premiers jours, et puis parce que ça faisait sensation, le burnous bleu et la chéchia rouge, et que j'avais besoin d'être remarqué, absolument –

Bref, tout cela n'est que d'un intérêt secondaire. Il est

beaucoup plus important de se revoir bientôt, très bientôt, and I hope I can manage it. Restez-vous à Berne cet hiver, ou allez-vous quelque part? Après tout nous sommes très près maintenant, et quand je pense qu'il suffit de quelques heures de chemin de fer, quel délice! Ô adorable baby, si tu savais combien tu as parfumé mon exil, que de jours sombres tu as su éclaircir par quelques lignes aussi gaies, aussi vivantes que ton rire que souvent j'ai cru entendre près de moi!

Baby vraiment on va se revoir!

Excuse ces lignes confuses, je suis moi-même encore tout à fait dizzy, il y a des moments où je ne sais pas qui je suis.

Au revoir mes chers anges, mes amours

Je vous embrasse tous les deux tendrement

B.



HAPPY NEW YEAR !

21. (*Janvier 1932*)

Balthus à Margrit Bay, à Beatenberg¹

lettre en allemand

Lundi soir

Mon cher bon Meistel

Je suis rentré depuis deux bonnes semaines maintenant et je ne vous ai pas encore écrit! La raison en est peut-être

1. Margrit Bay (1888-1939), sculpteur suisse, était la fille du pasteur de Beatenberg, station des Alpes bernoises où Balthus aura fait de très nombreux séjours dès 1917. Le surnom de «Meistel», déformation affectueuse de *Meister* (maître), exprime la gratitude de Balthus à son égard.

que je suis encore profondément désorienté et que je n'ai pas encore tout à fait retrouvé mes marques. C'est maintenant surmonté – tout n'est plus qu'un souvenir et le présent redevient lentement la réalité. Quinze mois dans un monde totalement différent, et l'on retrouve soudain son environnement familier fait des mêmes personnes, et où presque rien n'a bougé ou changé.

Je cours toute la journée après des gens pour trouver n'importe quel travail. Mais la plupart m'ont depuis longtemps oublié, comme d'habitude on promet tant de choses, mais je sais très bien qu'il n'en est finalement jamais rien. Différents amis suisses m'avaient également fait des promesses, mais depuis mon retour, tout le monde se tait et disparaît. Certes, je suis amer, comment ne le serait-on pas, mais pas du tout déçu ; tout est exactement comme je l'avais prévu. Plus personne ne pense aujourd'hui à la peinture ou à l'art en général. Seuls les gens très riches peuvent encore se le permettre. La plupart des peintres font autre chose maintenant (Dieu merci, en un sens!), comme des affiches, de la publicité pour les journaux, des dessins de mode. Je n'ai malheureusement pas le moindre talent pour cela et ne suis prêt à aucun compromis.

Je cherche donc un poste n'ayant rien à voir avec la peinture, un genre de secrétariat ou quelque chose de proche, car j'ai appris à me servir d'une machine à écrire, mais c'est aussi très difficile à trouver. Pour dire vrai, je n'ai en ce moment pas la moindre perspective en vue. Des milliers de jeunes gens vivent comme moi aujourd'hui – ce sont des temps difficiles.

Mon frère traduit pour différents éditeurs et arrive ainsi plus ou moins à s'en sortir. Ma mère vivait depuis presque un an chez des amis à Londres. Je plains tout particulièrement mes parents qui n'ont pas réussi jusqu'ici à retrouver une certaine sécurité.

Tout cela me rend assez las et découragé – je serais volontiers venu un peu en Suisse pour me reposer et faire du ski. Mais vu la façon dont les choses se présentent aujourd’hui, il ne faut même pas y penser. Je dois absolument trouver maintenant un moyen de vivre. Je ne supporte plus cet état d’insécurité permanente. Il me faut trouver une issue.

Mon cher Meistel, je vous remercie encore de tout cœur, vous m’avez vraiment sauvé à l’époque. Vous êtes toujours resté un ami cher et fiable.

J’espère que vous me donnerez bientôt de bonnes nouvelles de vous tous et que tout le monde va bien.

Comme vous le constatez, j’ai bien supporté mon service militaire. Les choses étaient souvent pénibles, mais la plupart du temps plutôt comiques quand même. À aucun moment je n’ai pris cela au sérieux, et c’est sans doute ce qui m’a rendu invulnérable et intouchable.

Alors, mon cher Meistel, il n’est pas encore trop tard pour vous souhaiter une bonne et heureuse année, et mille salutations à vous tous de

Balthus

22. Paris, le 4 février 1932

Balthus à Antoinette, à Berne

Dear Baby,

Je ne sais pas si tu as reçu ma dernière lettre, en tout cas toi, tu n’as pas répondu – Si tu crois que c’est gentil?

Enfin j’espère que je pourrai te faire une scène en règle, car je vais partir en Suisse à la fin de la semaine prochaine, aller d’abord pour quelques jours chez les Mönsch, et en conséquence m’arrêter à Berne. Vous trouverai-je, toi et Robi?

En attendant, mille tendresses à vous deux, et mes hommages à tes parents.

B.

P.-S. C'est dommage que tu ne sois pas à Paris à présent, tu eusses fait connaissance de Betty qui épouse ces jours-ci Pierre Leyris¹, notre ami. Si bizarre que cela puisse paraître, ils s'en vont ensuite tous deux au Portugal.

1. Pierre Leyris (1907-2001), avait été le condisciple de Pierre Klossowski au lycée Janson-de-Sailly, en 1923. Poète et maître-traducteur, il créera en 1964 la collection « Domaine anglais » du Mercure de France.

CHAPITRE II

AVRIL – DÉCEMBRE 1932

23. Beatenberg, le 8 avril (1932)

Balthus au Pr et à Mme Jean Strohl, à Zurich

Mon cher Monsieur Strohl,

Vos deux lettres et votre carte m'ont atteint à Berne où j'ai passé Pâques, je ne suis de retour ici que depuis mercredi dernier.

Je ne puis assez vous dire à quel point votre bonne et chère amitié est réconfortante ni le bien que m'ont fait les quelques heures délicieuses passées avec vous; et de nous retrouver amis comme autrefois m'a rendu tellement de confiance!

Non, pour l'instant rien ne s'oppose à ce que je demeure ici, si ce n'est l'ennui qui pèse sur moi et la bienheureuse perspective de passer quelque temps avec vous. En tout cas merci, merci de votre proposition. – Moi-même je torture mon cerveau pour trouver quelque solution. Quand donc arriverai-je à donner une forme quelconque à mon existence?

Vos lettres, vous disais-je, m'ont trouvé à Berne [*en marge*: et ainsi vous fûtes, sans le savoir, témoin], chez mes amis Watteville où je reste toujours accroché que je le veuille ou non. Il y a mon ami Robert que j'aime beaucoup, et il y a sa délicieuse sœur. L'empire d'une jeune fille! Il me suffit d'y pénétrer que me voilà aussitôt perdu. Et celle-là est telle que je voudrais que fussent toutes les jeunes filles. Adorable atmosphère de goûter d'enfants précoces, de tasses de chocolat à la crème fouettée et d'amour! (Si j'ose dire.) Vous avais-je dit qu'en octobre 1930, c'est-à-dire juste avant mon grand départ, j'avais fait le portrait de cette jeune fille? C'était la dernière chose que

j'ai peinte et sur ma palette, qui n'a pas été nettoyée depuis, il y a encore toute sa blondeur et les couleurs de sa robe. Le merveilleux rassurant, c'est qu'à mon retour, maintenant, je retrouve tout cela, que rien n'a changé, ni moi-même. Mais hélas, maintenant, chaque fois que j'entrevois le bonheur, et encore de tellement près, je suis plein d'amertume et je fuis à temps (encore que cette fois-ci un peu trop tard).

J'aime tellement la vie et j'ai à présent un tel besoin de vivre, et je n'ai plus le droit!

Sur ce cri de détresse je vous quitte, mon cher ami, pour qu'il ne prenne pas un accent trop aigu et vous-même saurez le mettre au diapason de la réalité. Je pense à vous avec bonheur et attendrissement – et mille choses affectueuses à vous deux, mes chers amis, de votre

Balthus

Je suis vraiment très heureux de la nomination de Graber¹ et j'aime autant attribuer leur initiative à votre influence.

24. (Berne, printemps-été 1932)

Samedi

Mon cher Monsieur Strohl,

En visitant une fois de plus le Musée de Berne et en m'arrêtant longuement devant les Joseph Reinhardt que j'aime tant pour tout ce qu'ils ont de si extraordinairement vrai et vivant, pour leur conception du portrait et du paysan et pour ce tour de force cent fois réussi de grouper deux ou trois

1. À la direction des pages culturelles du journal zurichois *Neue Zürcher Zeitung*.

personnages, je me suis dit qu'au fond il serait énormément amusant et instructif d'en copier quelques-uns. Connaissez-vous quelqu'un qui serait assez fou pour désirer en posséder une copie? Au fond, cela aussi pourrait être un moyen de gagner un peu d'argent en attendant? Surtout vu la vogue des «Trachten¹». Je voulais en tout cas vous communiquer cette idée. Qu'en pensez-vous?

Mille choses affectueuses à vous deux

B.

25. Berne, (été 1932)

Samedi

[...] Oui Madame, il est vrai que cette vie à Berne actuellement est charmante – trop charmante peut-être pour l'anxiété que je sens grandir en moi à mesure que le temps passe et il passe terriblement vite. Je travaille toute la journée au musée où l'on a été pour moi d'une amabilité extraordinaire: on m'a installé dans un bureau avec mon Reinhardt et personne ne vient m'y déranger. Ce sont pour moi de longues heures d'oubli. Vous n'imaginez pas les plaisirs que je prends à ce travail, plaisir qui prend déjà, hélas, un goût de fruit défendu, et je me surprends quelquefois à me demander si je ne suis pas fou de me replonger si désespérément dans la peinture. Mais j'ai écrit plusieurs lettres à toute sorte de gens, qui sont jusqu'à présent restées sans réponse. Alors... – Je n'ai pas encore écrit à mon père simplement parce que je n'en ai pas encore le

1. *Trachten*: costumes traditionnels. Le musée de Berne appelle «cycle des costumes suisses» les 127 portraits qui décorent son grand escalier, exécutés entre 1787 et 1797 par le peintre lucernois Joseph Reinhardt dans un souci de documentation scientifique.

courage. Faut-il lui dire combien au fond je suis désespéré, ou tout au moins que je ne vois devant moi que brumes noivrâtes? Ce ne serait guère pour le reconforter.

Au revoir, mes chers amis, je ne puis vous donner aujourd'hui que reconnaissance et tendresse et vous prier d'avoir plus confiance en moi que je n'en ai actuellement.

B.

Est-ce que M. Strohl pense encore venir à Berne?

26. *Paris, le 4 décembre (1932)*

Mon cher Monsieur Strohl,

Votre lettre vient de m'atteindre après avoir fait quelques détours en Suisse : je suis en effet rentré à Paris depuis bientôt deux mois – J'ai passé tout l'été à Berne à faire des copies de Reinhardt ; je n'ai pas bougé, sauf un petit voyage à Lausanne où, comme vous l'avez appris, j'ai eu le bonheur de refaire connaissance d'Auberjonois.

Je n'ai plus donné de mes nouvelles, mon cher ami, désirant ne plus parler de moi avant d'avoir retrouvé l'équilibre. Après vous avoir quitté, j'ai traversé la crise la plus importante et la plus dangereuse que j'aie subie jusqu'à présent. À ces bouleversements intérieurs est venue se joindre une lamentable mésaventure d'ordre sentimental qui a failli m'enlever le peu de raison qui me restait – Et j'ai fini par trouver le salut dans le travail que j'ai bien juré de ne plus quitter, et rien, je crois, ne pourra désormais m'en détourner. J'ai enfin compris que je ne pouvais ni ne devais renoncer à mes moyens d'expression ne fût-ce même que pour peu de temps – J'ai hélas déjà perdu un temps énorme. Je vous envoie les photos de mes copies d'après Reinhardt qui m'ont aidé à rattrapper mon métier.

Depuis mon retour, je travaille beaucoup à l'illustration de *Wuthering Heights*, c'est une chose qui me tient très à cœur et j'espère beaucoup que je réussirai malgré d'énormes difficultés, et par Cassou¹ ou quelqu'un d'autre je crois que je trouverai un éditeur. Et puis j'ai mille projets de peinture : je déborde de choses à dire.

Ai-je tort, ai-je raison d'avoir avec tant de décision repris ma voie naturelle ?

Paris est assez morne et engourdi, mais il garde toujours ce je-ne-sais-quoi de stimulant pour l'esprit que je ne retrouve pas ailleurs. J'habite depuis mon retour chez mon ami Pierre Leyris et sa jeune femme. Pierre Leyris est notre meilleur ami ici, d'une sensibilité et d'une intelligence rares et on ne saurait imaginer plus de dévouement. Vous imaginez combien il est agréable et utile de vivre dans une telle atmosphère. Vous me conseilliez d'essayer une activité, mon cher Monsieur Strohl, j'ai repris la mienne et je me sens revivre. Puisse-t-elle vraiment rayonner à mon contact comme vous dites !

Je vous envoie mes plus chères pensées à vous deux

Balthus

L'adresse de Papa est : Pension Jouve, St-Cyr-sur-Mer (Var). Je crois d'ailleurs que les Meier-Graefe² y sont actuellement aussi. Mon adresse : chez P. Leyris, 13, rue de Savoie, Paris VI.

1. Jean Cassou (1897-1986), écrivain français, sera le directeur des Beaux-Arts du Front populaire et créera le musée d'Art moderne de la Ville de Paris.

2. Julius Meier-Graefe (1867-1935), écrivain et critique d'art allemand, grand ami de toujours des Klossowski. Auteur d'une biographie romancée de Van Gogh, il s'était fait, avec un vif succès, le promoteur des impressionnistes en Allemagne. Sa femme, Anne-Marie Epstein, peintre d'origine berlinoise, épouse ensuite de l'écrivain Hermann Broch, vivait encore à Saint-Cyr-sur-Mer dans les années 1980.

CHAPITRE III

MAI – AOÛT 1933

27. *Paris, le 15 mai (1933)*

Balthus à M. Éric Klossowski,
Villa de l'Enclos, Sanary (Var)

Mon très cher Pips,

Il y a donc vraiment plus d'un an depuis ma dernière lettre ? Le temps file avec une telle rapidité qu'on ne s'en rend plus compte que par une certaine amertume qui vous reste. Et que de choses se sont passées durant cette année ! Hélas je n'aurais vraiment rien pu t'écrire de bien réjouissant.

L'année dernière n'a été que l'écroulement successif et bien organisé de tous mes espoirs, de toutes mes illusions – de courts intervalles de paix ou de calme, dont je ne jouissais pas, qui me faisaient peur, tant je m'attendais alors aux tuiles qui ne tardaient pas non plus à me tomber dessus. Depuis mon retour du grand calme marocain, le sort n'a cessé de me jouer des tours pendables. Tu te souviens des démarches¹ de Strohl, au printemps dernier, et tu as dû probablement en apprendre les suites. Naturellement, tout était de ma faute ; néanmoins je crois que les balancements et les hésitations qui me bouscuaient et qui affolaient Strohl, sortaient d'un sentiment très juste chez moi – je ne pouvais me décider à aller perdre mon temps dans une chose sans issue pour moi et qui ne permettait pas l'organisation de mon travail. Ça a

1. Balthus ne se rappelle plus : sans doute s'agissait-il de lui obtenir un emploi régulièrement rémunéré.

été une pénible lutte entre le besoin de vivre et la raison de vivre. Je crois aujourd'hui que j'ai eu raison. Après Zurich, j'ai passé quelques semaines au Beatenberg dans la plus grande perplexité et dans un état de prostration épouvantable. Après quoi je suis parti à Berne faire une copie d'un petit maître suisse du XVIII^e, qui a fait une série de portraits de paysans et que j'admire beaucoup, Joseph Reinhardt. Puis par un miracle invraisemblable, on m'en a commandé deux de ces copies, ce qui m'a permis de passer l'été. Ainsi je suis resté à Berne depuis le mois de mai jusqu'au début d'octobre chez mes amis Watteville. (Mardi 16. J'ai été interrompu par la soudaine arrivée de Ju¹, avec lequel nous avons passé la soirée.)

Ce séjour à Berne fut une délicieuse période de calme jusqu'à ce que les soucis et les drames qui semblaient avoir pendant un certain temps perdu ma trace, m'eussent retrouvé même là. Entre-temps, j'avais été à Lausanne où je refis connaissance avec Auberjonois, un homme vraiment admirable et qui a gardé l'amitié la plus fidèle pour toi. Puis je suis rentré à Paris, complètement désesparé et flottant, ne sachant ni quoi faire ni où me mettre. Heureusement que notre bon ami Pierre Leyris a pu me recueillir chez lui. J'ai habité chez eux jusqu'en mars, en travaillant aux illustrations de *Wuthering Heights* d'Emily Brontë, que j'avais commencées en rentrant du Maroc, et reprises plusieurs fois, et auxquelles je travaille encore à présent sans avoir atteint une forme définitive, satisfaisante. Mais c'est une chose qui me touche de si près, que je sens si profondément, que je crois que j'y arriverai. Peut-être, alors, trouverai-je aussi un éditeur. —

Ensuite j'ai pu travailler dans l'atelier d'un Suisse² absent de Paris pour quelque temps. Cassou m'avait présenté pour

1. Ju (prononcer You) : Julius Meier-Graefe (voir note 2 p.75).

2. L'architecte Jeanneret, cousin de Le Corbusier.

concourir au grand prix de la Peinture ou prix Goncourt de la Peinture qu'organisent les Bernheim. À cet effet, et pouvant profiter de cet atelier, j'ai fait un immense tableau¹ de 2,40 m sur 1,95 m dont Ju t'apportera la photo. C'est la première fois que j'ai vraiment réalisé quelque chose, que j'ai pu m'exprimer absolument. Et ce sont les copies d'après Joseph Reinhardt et les deux ans de méditations durant lesquels je n'ai rien fait qui m'ont donné un métier vraiment sûr, qui m'ont fait faire des progrès immenses. Si je pouvais travailler sans être sans cesse entravé par les soucis, je ferais de bien belles choses maintenant ! Et j'ai tant de choses à dire !

Malheureusement ce tableau que Cassou m'avait incité à faire aussi grand que possible, a été trouvé trop grand pour être exposé, mais il m'a été permis d'en faire un autre de dimensions plus raisonnables, un « 40 Fig. ». J'ai donc fait un souvenir de Fès, la cour de la caserne avec un cheval blanc qui s'emballé. Cette exposition ouvre vendredi prochain. Le prix, cela naturellement se décide à l'avance, bien avant d'avoir vu les tableaux, c'est un nommé « Charles Blanc » qui l'aura cette année. Néanmoins, il paraît que c'est assez utile d'exposer dans cette affaire.

Et puis entre-temps, et ceci est la meilleure nouvelle que je puisse te donner, ayant réussi à emprunter un peu d'argent j'ai pu louer un atelier, un atelier rue de Furstenberg, à côté de Delacroix. Quoique mes nuits soient hantées par la peur du prochain terme, qui heureusement est encore assez loin, tu imagines combien je suis heureux ! Et il est bien beau mon atelier, une atmosphère austère et pensive qui correspond tout à fait à ma vie monastique, à la gravité de mon caractère. Et d'avoir un logis à soi, cela donne un sentiment de responsabilité et un besoin de se défendre qui peuvent aider à surmonter bien des choses.

1. Il s'agit de *La Rue*.

Les événements et les déboires continuels m'ont singulièrement affermi le caractère, peut-être endurci un peu, même. Oui, je peux dire que je me sens bien fort et vraiment assez d'assurance. Je suis devenu un type solide, quoique vraiment pas très heureux. Mais enfin je sais que ce sale monde n'aura pas raison de moi. Je vais devoir trouver un travail pour me nourrir, mais il faudra que ce soit le soir pour que je puisse avoir la lumière du jour à moi. Il est d'ailleurs fort possible que je puisse traduire des articles anglais en français pour une revue. En tout cas il me faut peu pour vivre.

Voilà donc, mon cher Pips, un rapide aperçu de mon existence. M'en voudras-tu beaucoup de m'être tu si longtemps ? Tu sais combien je pense à toi, combien je suis près de toi.

J'espère tellement pouvoir venir te voir cet été pour quelques jours !

Je t'embrasse de tout mon cœur, ton

Balthus

28. (*Paris, 24 mai 1933*)

Balthus à Mlle Antoinette de Watteville,

29 Monbijoustrasse, Berne ; 4, rue de Furstenberg, Paris VI

Mercredi soir

Baby dear,

Mais c'est demain ta fête ! – et ne sachant pas trop sur quel terrain je m'avance, ni dans quel plat je vais mettre les pieds, je m'avance vers toi avec une certaine précaution qui tient de l'anxiété, avec mon panier plein de souhaits et de vœux auxquels ma tendresse donne un certain poids. Néanmoins l'hommage de l'humanité à la plus délicieuse créature, serait incomplet si je ne venais y joindre le mien. J'arrive donc moi

aussi, mon cher Ange, te souhaiter avec passion du bonheur, de la joie, fermement convaincu que la vie n'oserait se montrer injuste avec toi – non sûrement pas avec toi.

Tu ne m'as jamais plus écrit – hélas, je comprends trop bien – que tu te sentes un peu empruntée à mon égard, voilà qui est fort naturel – mais c'est envers moi, envers moi tout ça, tu aurais dû mieux me comprendre – Évidemment le sort, qui est riche de tours à me jouer, a su, c'était fatal, m'infliger un rôle hideux, celui du monsieur auquel il est absolument ennuyeux et même pénible d'écrire. Et je comprends ça, je sens ça tellement bien, mon cher Ange, mais qu'à cela ne tienne ! Un peu de bonne humeur, que diable, et je trouve assez d'humanité en moi pour ne pas t'en vouloir une seconde, je t'aime beaucoup trop pour cela. Pourtant, avouons-le, tu m'eusses rendu bien heureux en me faisant voir une fois, de nouveau, ta drôle de petite écriture, en me racontant tes drôles d'histoires. Well, God bless you, nevertheless [que Dieu te bénisse, néanmoins].

Je ne puis résister à l'envie de te raconter l'étrange rêve que j'ai fait l'autre nuit. Ce récit, et ceci est important, est rigoureusement exact, sans quoi il perdrait toute sa valeur, et il me semble que tu sauras en apprécier la profonde et très étrange poésie !

Cela se passe au Luxembourg (c'est notre Hyde Park). Je me dirige vers le bassin où des enfants font naviguer des bateaux à voiles. Tout à coup je te vois, toi Bébé, comme toute petite fille, mais avec une très grosse tête, courant avec un cerceau autour du bassin. Je t'appelle mais tu disparais dans la foule qui subitement se presse autour du bassin, attirée par un étrange spectacle : le bassin est maintenant peuplé par une douzaine de jeunes cachalots (c'est une espèce de petite baleine très féroce) dont on admire les gracieux ébats. D'ailleurs ils s'approchent du rebord du bassin et on peut les caresser ; alors ils tendent l'échine comme des chats. Moi

aussi j'en caresse un, sur quoi il happe ma manche et sort de l'eau en se secouant comme un chien mouillé. Il y a là comme par hasard des cabines de bain. Le cachalot m'explique son cas, il s'exprime ainsi en anglais: «My name is Reavy, and that is a Dutch name, but as a matter of fact, I'm Scotch. If you want to see me, just call me¹.»

Puis il retourne se plonger dans l'eau. – Je m'en vais un peu triste, quand à ma grande joie je te vois de loin, mais sous ta forme actuelle (tu portes une robe rouge) bras dessus, bras dessous avec une hyène et un renard. Je reconnais l'hyène aussitôt, une vieille connaissance, et, devisant gaiement, nous nous dirigeons vers une pelouse. Là, en une ravissante pyramide, se trouvent disposés en éventail les cercueils de morts de la Grande Guerre formant la base de la pyramide, les couvercles en biais (comme ceux des boîtes de dattes muscades chez les primeurs) découvrant les cadavres. Le sommet de cette pyramide lugubre est composé de cercueils d'enfants où la même disposition des couvercles permet d'entrevoir des nouveau-nés en décomposition. Au pied de cet agréable monument, des mères et des veuves éplorées se livrent à la plus idiote, à la plus impudique douleur. Puis une atroce et pestilentielle odeur de pourriture nous empêche d'approcher. Alors, ô horreur, l'hyène subitement s'agite, s'excite puis s'arrache à nos bras et se précipite sur le funèbre ensemble. Et je me rappelle brusquement que l'hyène se nourrit de cadavres! Nous nous jetons à sa poursuite pour éviter une pénible catastrophe – mais je me réveille en riant aux éclats.

Goodbye, darling

B.

1. «Je m'appelle Reavy, c'est un nom hollandais mais en fait je suis écossais. Si tu veux me voir, tu n'as qu'à m'appeler.»

29. *Vendredi, le 30 juin (1933)*
Antoinette à M. B. Klossowski,
4, rue de Furstenberg, Paris VI

*Robi t'a écrit de venir à Berne – ne viens pas, je t'en prie.
Trouve n'importe quelle excuse.*

Bébé

30. (*Bruxelles, 29 juin 1933*)
Gin¹, de Belgique, à Antoinette

Ce mardi

J'ai trouvé hier à Boitsfort² ta lettre n° I arrivée à cinq heures datée de vendredi et ton n° II de samedi (sous même enveloppe). Aurai-je cet après-midi une autre longue lettre ? Cela me fait un bien qui dépasse tout ce que tu peux imaginer et j'en ai besoin. Je ne puis te décrire mon état d'esprit actuel. La seule chose dont je me réjouisse c'est de ne pas avoir de travail. Ce repos m'était nécessaire. Cependant je ne cesse de songer au moment où précisément je reprendrai mon travail : ce sera le moment du revoir.

Je t'ai dit hier que le divorce était décidé. N'en parle à personne, veux-tu. Les parents de Paule, son frère et sa belle-sœur et ma sœur Ghit seuls sont au courant. Je ne sais pas encore si j'avertirai mes

1. Gin : surnom d'un diplomate belge, attaché commercial à la Légation de Berne. Depuis l'été 1932, il était le rival heureux de Balthus : un homme mûr, il avait trente-six ans, presque riche, un mari ! Rentré en Belgique le 26 juin, il y restera jusqu'en octobre, avec quelques week-ends à Berne. De ses lettres abondantes, numérotées, presque quotidiennes, nous ne citerons que quelques extraits significatifs.

2. Adresse bruxelloise de Gin.

parents après le onze juillet, jour du mariage de Zou¹, pas avant en tout cas. Jusque-là c'est strictement confidentiel et, même après, il se peut que je prépare peu à peu mes parents. Je sais que cela leur fera beaucoup de peine. C'est Paule qui me l'a demandé; il ne se fera pas par consentement mutuel mais autrement, de manière à gagner du temps. Tu sais les complications du consentement mutuel, la longueur, un an, et il faut encore, pour la femme, attendre un an (après le divorce) pour pouvoir se remarier. Il faudra donc que nous trouvions une « cause » dont je prendrai la responsabilité, quelque chose comme le refus de ma part de laisser rentrer Paule au domicile conjugal. Peut-être auras-tu été surprise de la rapidité de cette décision. Moi-même je le suis car ce n'est pas moi qui l'ai proposée. Je n'en comprends du reste pas encore le véritable motif. Celui qui serait naturel n'existe paraît-il pas!!!

Je ne suis entré dans aucun détail, j'ai dit oui tout simplement et promis de hâter les choses. Je suis ahuri. Que moi je le demande, oui, mais que Paule me le demande comme cela brusquement, étant donné ce que tu croyais (Saanenmöser²), étant donné qu'elle croyait que je ne le désirais pas... tout cela me laisse rêveur et, je ne te cacherai pas, assez attristé. Nous ne pouvons analyser nos sentiments, mais il me semble que si ç'avait été moi qui le demandais, je l'aurais fait avec plus de délicatesse. Note bien que Paule me demande que nous restions bons amis, etc., etc. [...]

31. (Bruxelles, 2 juillet 1933)

Ce samedi

Ne m'accuse pas d'être paresseux, chérie, ma voiture a été chez le carrossier jusqu'à midi et les distances à Bruxelles sont énormes.

1. Zou: la petite sœur, semble-t-il, de sa femme Paule.

2. Saanenmöser: station de ski dans les Alpes bernoises.

Vite, vite, je n'ai qu'un instant ce matin. Je viens de finir les emballages, dois faire encore cinq courses et prends l'apéritif avec Jean¹ à 12 h.

Les débuts et fins de congé sont toujours aussi chargés et celui-ci comporte deux événements d'importance : le mariage de Zou et la préparation de mon divorce. Je te parlerai longuement de tout cela lundi car je ne prévois pas un instant de libre avant ce jour-là. Je t'écrirai un mot rapide tout à l'heure peut-être si Jean me paraît étrange. Je ne l'ai pas encore revu mais ai causé plus d'une fois au téléphone avec lui. C'est après notre premier coup de téléphone qu'il t'a écrit la lettre que tu me transmets. Il est un peu sot. Ne lui en garde pas rancune, mets-le simplement à sa place. Je crois qu'il a été ébloui par toi et sans le vouloir tu as dû lui laisser croire que tu n'étais pas insensible à sa personne. Comme il est malheureux, l'éblouissement en question s'est accru, de retour à Bruxelles. [...] Chérie, écris-moi dorénavant à Coxyde-Bains², villa l'Escale. Écris-moi beaucoup, dis-moi les détails même s'ils paraissent inutiles. Ne me laisse surtout pas sans nouvelles pendant le séjour de Jean!! [...].

32. (Coxyde, 4 juillet 1933)

Ce lundi

[...] Je songe à toi, chérie. Je songe qu'à cette heure tu auras déjà vu Jean sans doute. Que t'aura-t-il raconté ? Il m'a fort déplu la seule fois que je l'ai vu, samedi dernier. Pourtant il me demeure très sympathique. Mais il m'a déplu parce qu'il a trop marqué qu'il savait que quelque chose existait entre toi et moi. Or il l'a fait

1. Jean : un ami bruxellois, semble-t-il, de Gin et de sa femme Paule.

2. Chez les parents de Paule.

devant Paule. Cela indiquait donc qu'entre eux deux il y avait eu des conversations à notre sujet. Il ne m'aurait pas dit sinon, il n'aurait pas osé dire : « N'ayez pas peur. » Que faut-il penser de ce que m'a dit Paule en parlant de lui et de toi ! Tu aurais eu le coup de foudre, lui aussi, il était prêt à tout. Ce « prêt à tout » c'est quelque chose comme le « morituri te salutant » mais lorsqu'il s'agit d'aimer cela sonne mal. Jean m'a dit qu'il arriverait à Berne hier après-midi. Je ne sais quoi penser à son sujet. Je crois qu'il pourra être un bon ami à toi et à nous. C'est à toi de le garder par ton charme simple et réservé, sans aucune compromission (« j'ai envie d'embrasser vos cheveux » !).

[...] Cette intimité de pensée est tellement belle entre nous. Dis-moi le moindre de tes sentiments même s'il s'agit de « Bal... ». Car lorsque tu m'as parlé de lui je t'en ai voulu non parce que tu m'en parlais mais parce que je n'aimais pas ta pensée. Parle-moi de Jean. Dis-moi tout ce que tu sens, ce que tu penses. Mes projets ? Je ne sais encore. Je rentrerai à Bruxelles samedi ou dimanche puisque je dois y être lundi matin très tôt. [...]

Je vois mon avocat lundi. Peut-être pourrons-nous décider si le divorce (interruption parce qu'une voiture vient de se jeter dans le sable et que j'ai aidé à dépanner. Je suis en pantalon, chemise et sweater blanc, sans chaussettes, sans veston) se fera à Paris, en Hollande, en Lituanie ou à Bruxelles. Ça me coûtera, de toute manière, horriblement cher !!! Mais dès que cela sera en train, quel soulagement ! Je t'ai trop parlé de tout cela pour que tu ne connaisses pas mes sentiments. Il y a chez P. une certaine inconscience. [...] Inconscience ? Autre chose ?? Je conserve pour Paule de l'amitié et je la crois honnête. Il ne faut pas que quoi que ce soit trouble notre bonne entente mais tu sens fort bien que je ne peux rien lui demander d'intime. Plus tard, lorsque je n'aurai plus aucun droit – que du reste je ne voudrais pas revendiquer aujourd'hui – je lui demanderai. Je crois qu'elle t'en a voulu... notamment, par exemple de ce que tu dises à Jean (était-ce devant elle ou Jean le lui a-t-il répété ?) : « Venez en juillet, je serai seule. »

*Méchante gosse qui invite des messieurs quand je ne suis pas là!
[...]*

Demeurerai-je à Bruxelles après le mariage de Zou? Mais t'imagines-tu ma vie chez mes parents! et chez ma sœur! (Je ne désire plus voir « nos » amis provisoirement mais uniquement les miens mais ceux-ci voudraient m'entraîner à faire la bombe et cela ne me dit rien sans toi.) Compliqué tout cela. Chérie, après, il y a nous et il n'y a que nous. [...]

33. (6 juillet 1933)

Je suis heureux parce que je viens de recevoir ta lettre d'hier écrite sur tes genoux chez le coiffeur avant que tu ne retrouves le beau Jean. [...] Où es-tu en ce moment? Encore avec Jean. Je ne suis pas très, très jaloux, mais un peu tout de même. J'ai déjà tellement envie de voler vers toi, cela depuis que je suis en Belgique et... puis-je te l'avouer, j'ai parfois peur, non pas que tu oublies notre amour, mais que ton besoin d'amour physique un instant ne te pousse à quelque abomination. Tu me parles tellement du besoin d'amour physique que tu éprouves. Veux-tu que je rentre? Veux-tu que nous nous retrouvions ne fût-ce qu'une nuit à Luxembourg? [...]

Tu as bien fait de prier Balthus de ne pas venir. En avais-tu parlé à ton frère? Non, sans doute, car il aurait satisfait ton désir. Il me paraît probable que B. ne viendra donc pas à Berne. À moins qu'il ne s'imagine que tu as peur de lui et qu'il conserve encore quelque chance! Surtout, qu'il ne fasse pas valoir le fait qu'il ne vient pas. Ce serait plutôt déplacé, tu dirais « cômique »! [Tu lui auras évité un voyage inutile] puisque tu aurais dû le mettre à la porte le jour qu'il serait arrivé. Ton frère est curieux. L'a-t-il fait exprès d'inviter B. au moment où je n'étais pas là? Je préfère croire que non. Et Jean? Que d'hommes, chérie, autour de toi! [...]